

Leo Ferrero, *Le secret de l'Angleterre* Prêface de Guglielmo Ferrero, Cahiers de présence Genève 1941

Prêface

L'Angleterre e le continent

Le 3 janvier 1928 Léo est parti pour Londres, où il est resté jusqu'au mois de juin. Rentré à l'Ulivello, il a, pendant l'été de 1928, résumé dans le livre que nous publions les observations et les réflexions les plus importantes de son séjour dans l'île.

Le livre tel qu'il l'a composé alors était un peu plus long. Il était précédé par un essai sur les deux types de civilisation – l'athénienne ou intellectuelle, la romaine ou sociale - dont la Grèce et Rome dans l'antiquité, la France et l'Angleterre dans notre époque semblaient à Léo les exemples les plus achevés et lumineux. Léo a utilisé cette partie de son étude pour son *Paris, dernier modèle de l'Occident*, où l'on trouvera ses vues largement développées. Du livre que nous publions aujourd'hui, quelques morceaux ont paru dans des revues; la plus grande partie est inédite.

Léo avait donné à ce livre plusieurs titres: *Notes sur l'Angleterre*; *L'armée endormie*; *Un ordre basé sur une lacune*; *Le secret de l'Angleterre*. Nous avons choisi ce dernier, car il exprime l'actualité qui, latente au moment où le livre fut écrit, est devenue flagrante, presque par explosion, aujourd'hui.

L'histoire de cette actualité anticipée de douze ans est singulière et complexe. En 1928, le cyclone révolutionnaire, qui avait commencé en 1917, était encore à ses premières explosions: il n'avait atteint, en passant par-dessus l'Europe, que l'Italie. Mais il l'avait atteinte assez sérieusement pour que Léo fût déjà virtuellement banni, et obligé d'écrire ses notes sur l'Angleterre, **en attendant d'émigrer, sous les yeux des autorités qui surveillaient notre maison** (grassetto mio). L'essor de son talent était déjà brisé dans sa patrie. Ce sont les premières expériences révolutionnaires, faites par son pays, par sa famille, par lui-même, qui ont donné la direction décisive à son esprit, dans son effort pour observer et comprendre l'Angleterre.

Qu'avait-il vu à Londres? Un modèle de civilisation sociale - avait-il dit à son retour.

Qu'entendait-il par civilisation sociale? **L'antithèse de la situation où il vivait depuis dix ans dans son pays**. Un ordre politique, économique, religieux et moral qui avait réussi à régler, à la satisfaction de l'immense majorité, tous les rapports essentiels entre les hommes: les rapports entre les riches et les pauvres, entre les capitalistes et les prolétaires, entre le pouvoir et le peuple, entre les hommes et les femmes, entre le Parlement et la Couronne, entre le suffrage universel et le Parlement, entre les Communes et les Lords, entre l'aristocratie et la démocratie, entre la religion et la science, entre la terre et le ciel, entre les hommes et Dieu.

Léo s'est bien aperçu que cet ordre, s'il était solide, était loin d'être parfait, et avait lui aussi ses victimes. Les pages qu'il a dédiées aux femmes et aux intellectuels anglais, par exemple, étudient deux imperfections de l'ordre anglais parmi les plus visibles. Mais ce qui l'avait impressionné en Angleterre, c'est d'un côté l'esprit d'action, d'aventure et de l'autre l'acceptation sincère, loyale, totale de l'ordre établi, avec et malgré ses défauts, par tout le monde. Sur le continent, tout le monde critiquait, à droite comme à gauche, à tous les points de vue, les principes mêmes sur lesquels l'ordre économique, politique, moral, religieux était basé. De tous les côtés on discutait et spéculait sur les changements radicaux qui auraient dû améliorer ces principes dans les sens les plus divers. Tant que ces spéculations et discussions ne sortaient pas de la sphère théorique - littérature et philosophie – elles entretenaient dans la société continentale une effervescence permanente, une incurable inquiétude, dont chaque nation - les individus, les familles, les intérêts économiques, la littérature, l'art, la philosophie, l'administration et l'Etat - se ressentait. Et le résultat était toujours un énervement de l'action, auquel le continent avait déjà commencé à réagir, à partir de 1917, par des convulsions révolutionnaires. Rien de semblable en Angleterre. L'ordre était accepté par tout le monde, sans discussion.

Personne ne pensait même à regarder au delà, à la possibilité d'un ordre meilleur, qui éliminerait les inconvénients inhérents à l'ordre existant. Les critiques incessantes des partis, de la littérature, de la religion, étaient dirigées non contre les principes de l'ordre, mais contre leur application; par l'entremise de ses écrivains, de ses hommes d'Etat, de ses savants, de ses prêtres, le peuple anglais surveillait l'ordre existant, pour que les principes acceptés par tout le monde fussent appliqués aussi bien que possible.

Léo a remarqué que cet état mental était lié chez les Anglais à un manque d'imagination, qui divisait et subdivisait leurs esprits en compartiments étanches.

“L'Anglais a un compartiment pour la politique, un pour la culture, un pour les affaires, un pour le sport, un pour la science, un pour les vacances, un pour la religion, un pour l'amour”.

Les pages de Léo sur cette particularité de l'esprit anglais sont parmi les plus pénétrantes et profondes qu'il a écrites. Mais le manque d'imagination était-il une cause innée ou un effet artificiel de l'ordre, dans lequel les Anglais vivaient? Les Anglais avaient-ils pu créer cet ordre par compartiments parce que leur imagination était congénitalement pauvre? ou leur imagination avait elle été appauvrie par l'ordre dont elle était prisonnière et que tout Anglais trouvait établi en naissant?

Léo dans ses notes ne se pose pas le problème, il se borne à constater les faits. La torpeur de l'imagination anglaise me semble tenir à la situation. Chez les peuples de l'Europe continentale l'imagination est continuellement excitée par l'état de désordre révolutionnaire, dans lequel ils vivent depuis la fin du XV^e siècle. Surtout dans les pays où un état de désordre permanent se combine avec une haute culture, l'imagination est surexcitée continuellement dans toutes les directions. A son tour, cet état d'exaltation permanente de l'imagination perpétue et complique le désordre, empêche l'établissement sur le continent d'un ordre semblable à celui qui règne en Angleterre.

Léo a étudié aussi certaines causes qui ont rendu possible l'ordre anglais: problème immense qui est au centre de l'histoire de l'Europe depuis au moins deux siècles. Le problème ne pouvait être étudié à fond dans un cahier de notes et d'impressions. Mais Léo y a touché avec beaucoup de pénétration quand il a remarqué que les révolutions anglaises ont été toujours “conservatrices”, c'est-à-dire qu'elles ont été surtout des révoltes contre le pouvoir qui ne respectait pas ses lois. Elles ont été inspirées surtout par le respect de la loi, par la conviction qu'aucun danger n'est plus grand, aucun désordre plus funeste, que la violation par le pouvoir de la loi qu'il a donnée lui même à ses sujets pour les garantir contre ses abus et par le sens profond du devoir qu'a chacun de combattre ce désordre, même en affrontant les risques suprêmes - la persécution, la ruine et la mort.

Ce respect sacré de la loi et du droit que la loi reconnaît, est sans doute le fondement de l'ordre anglais. Il reste à trouver pour quelles causes ce respect a été en Angleterre tellement plus fort que sur le continent. C'est un des plus grands problèmes de l'histoire de l'Europe.

Parmi les causes de cette grande différence je compte en première ligne la chance qu'a eue l'Angleterre, depuis beaucoup de siècles, de ne pas connaître les invasions. Les peuples de l'Europe continentale se sont maintenus dans un état de désordre permanent, qui excitait leur imagination et pervertissait leur sens moral, par de continuelles invasions réciproques. Les plus terribles par leurs conséquences subversives ont été les invasions de la Révolution et de l'Empire. Quand on se décidera finalement à écrire une histoire sérieuse de la Révolution française, on s'apercevra qu'elle n'a bouleversé l'Europe ni par ses livres - que presque personne n'a lus, hors de France - ni par ses idées, que très peu d'esprits ont comprises (elles étaient trop élevées), mais par ses invasions. L'Angleterre seule - avantage incalculable - est restée indemne.

C'est ainsi que l'Angleterre a échappé à la lutte entre le principe démocratique et le principe aristomarchique, que la Révolution française a déclanchée dans toute l'Europe continentale par ses invasions; à la lutte idéologique qui a provoqué l'énorme vague révolutionnaire du dernier siècle et demi. En Angleterre, le séisme cromwellien a été court, et n'a renversé aucun pilier central de l'édifice social; et la révolution de 1689, qui a suivi la restauration, s'est accompli sans briser le

principe de la légitimité monarchique. Le principe monarchique, le principe aristocratique, le principe démocratique ont pu coexister et collaborer; et le principe démocratique s'est développé en attirant à lui une partie croissante de la sève qui nourrissait les trois rameaux de l'arbre constitutionnel, mais sans lutte, par une adaptation lente et progressive du principe monarchique et du principe aristocratique.

Quel contraste avec le dualisme exaspéré du continent!

Mais cette chance prodigieuse avait sa rançon.

En 1928 l'Angleterre a fait à Léo l'impression d'une armée endormie. L'ordre trop parfait avait fait perdre à l'Angleterre la notion et la conscience des principes sur lesquels l'ordre était basé. Avec l'élan de l'imagination créatrice, l'esprit critique, la curiosité philosophique, le mécontentement excitateur, les aspirations à quelque chose de mieux que le présent s'étaient presque éteints. Léo avait deviné que cette somnolence cachait un danger obscur et profond. C'est cette somnolence, c'est la cristallisation spirituelle provoquée par l'ordre compartimentai établi trop fortement dans les esprits qui expliquent pourquoi l'Angleterre, toute l'Angleterre -- opinion publique, haute culture, élite dirigeante, gouvernement, diplomatie - n'a rien compris après 1919 à la vague révolutionnaire, qui a fini par s'étendre sur toute l'Europe. Ayant été à l'abri des invasions et des révolutions depuis plus de deux siècles, son imagination étant enfermée dans un ordre solide mais limité, la révolution était pour l'Angleterre un événement extérieur à toute la réalité qu'il lui était possible de connaître.

D'où les terribles erreurs de la politique anglaise depuis 1930: **les erreurs par lesquelles l'Angleterre a contribué pour sa part à provoquer la catastrophe de 1939, tout en s'étant toujours efforcée sincèrement et avec ardeur de conserver la paix.**

De géant était endormi. Et il ne s'est réveillé que sous une pluie de bombes. Le jour où la France a signé l'armistice et a abandonné l'alliance, l'Angleterre a couru le plus terrible danger de toute son histoire. Un de ces écroulements soudains, dont les peuples du continent, imaginatifs et révolutionnaires, sont coutumiers.

L'Empire anglais aurait pu disparaître en quelques semaines, la Révolution obtenir le plus grand triomphe mondial de l'histoire. Mais, comme Léo l'avait vu en 1928, le peuple anglais n'était ni imaginatif ni révolutionnaire, et il a tenu.

Les Anglo-Saxons sont aujourd'hui en guerre moins avec tel peuple ou tel Etat qu'avec la Révolution, qui s'est emparée de toute l'Europe continentale, à l'exception de la Suisse et de deux ou trois autres petites démocraties. **A ma connaissance aucun livre sur l'Angleterre, publié depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis que la Révolution a envahi l'Europe, ne s'est approché de cette vérité profonde comme ce petit livre de Léo. Ecrit en 1928, quand ni Léo ni son père ne se doutaient que le cyclone révolutionnaire, qui avait déjà atteint l'Italie, couvrirait toute l'Europe, ce petit livre a donné, en anticipation de douze ans, une réponse, qui mérite d'être connue et méditée, à la question qui est aujourd'hui au centre de l'histoire du monde:**

pourquoi le cyclone révolutionnaire, parti en 1917 de l'Oural, après avoir envahi tout le continent, est-il allé se perdre dans la Manche et dans la mer du Nord? Pourquoi seule, parmi les grands Etats de l'Europe, l'Angleterre a échappé au cyclone et se dresse aujourd'hui, au seuil du continent, comme le dernier champion de l'Ancien Régime et de quelques traditions avec lesquelles l'existence même de l'Europe semble, depuis deux siècles, s'identifier ?

C'est encore une preuve que Léo possédait à un rare degré la faculté de saisir dans la vie et dans les choses l'essentiel; de le saisir presque sans effort, comme si l'essentiel était évident par lui-même. Je me vois encore avec lui, nous promenant vers le soir sur la route qui va de l'Ulivello à Strada in Chianti, et causant de ces grands sujets: il me semble l'entendre encore m'exposer avec la lucidité, l'humour, la gaîté qui le caractérisaient, les vues originales et pénétrantes que j'ai retrouvées par la suite dans le manuscrit, comme s'il s'agissait d'un jeu, auquel il s'adonnait pour égayer les préoccupations de ses parents. **C'est pourquoi il serait difficile, à son père et à sa mère, de dire quelle douleur infinie est pour eux le silence et la solitude où ils vivent depuis plus de sept ans.**

G. F.

Genève, février 1941.

Introduction

Peut-être n'avais-je pas le droit d'écrire ce livre. Mon séjour en Angleterre n'a pas été assez long pour justifier tout ce que je me suis permis d'écrire sur la vie de ce pays; mais j'avais rempli de nombreuses pages de carnets et j'ai cédé à la tentation de les réunir. Je demande pourtant au lecteur de les lire avec bienveillance et attention.

Ma faute une fois confessée, j'ajouterai pour ma défense que je n'étais pas sans connaître la bonne façon de voyager. Pour connaître un pays, il faut réussir à se formuler à soi-même des questions, puis les poser à ceux qui peuvent nous aider à y répondre. Une fois les problèmes posés, la moitié du travail est fait, car un pays apparaît d'abord totalement incompréhensible et, en même temps, totalement cohérent, et sa surface sans interstices ne laisse même pas place à l'énigme. D'autre part, les gens ne savent pas décrire leur propre pays; il faut les interroger sur ce qu'ils savent, les empêcher de parler de ce qu'ils ne savent pas; et encore faut-il pour cela avoir flairé dans l'atmosphère certains signes qui nous révèlent ce que nul discours ne pourrait exprimer.

Il est, de plus, nécessaire d'être assez libérés des préjugés de son propre monde pour admettre qu'il puisse exister des mondes construits différemment.

Comprendre un pays, c'est en comprendre les conventions particulières, car, selon les pays, une même coutume se trouve admise ou défendue; et c'est ce qui étonne, assez stupidement d'ailleurs, le voyageur.

Je déclare tout de suite que, pour peindre l'Angleterre, j'ai cherché la signification générale des faits particuliers. "On ne peut jamais généraliser" répondent toujours à ceux qui essaient de penser ceux qui ne parviennent pas à penser.

Il est facile en effet de faire des généralisations erronées, comme cet Anglais qui, arrivant à Paris et voyant une femme aux cheveux roux, en avait conclu que "toutes les femmes françaises ont les cheveux roux".

Mais aucune vie intellectuelle ne serait possible sans la généralisation. Je comprends que l'existence de cette faculté de l'esprit échappe à plusieurs; car avoir une idée générale, c'est en quelque sorte découvrir ce qu'il y a de commun entre des objets qui apparaissent différents; et il est plus facile de voir en quoi les choses sont différentes que de voir en quoi elles se ressemblent. Tous ceux qui regardent le monde comme une poussière de faits isolés n'admettent pas qu'on puisse généraliser. Mais je dirai, au contraire, qu'on ne connaît un pays que lorsqu'on y a découvert les faits qu'on peut généraliser.

Il faut d'autre part distinguer le "précis" et le "juste". Une idée générale n'est presque jamais précise; la réalité est trop vaste et contradictoire pour que, dans le tour d'une définition, ne puissent se mêler des éléments qui la contredisent, comme on ne peut empêcher, dans un champ ensemencé de blé, les herbes sauvages de fleurir. Mais une idée peut être juste alors même qu'elle n'est pas précise.

Ceci dit, il me reste à remercier tous les Anglais qui, en m'ouvrant leurs maisons avec tant de courtoisie, m'ont permis de regarder l'Angleterre du haut d'un observatoire très précieux.

L. F.

Première partie

Un ordre fondé sur une lacune

I

Les anglais et l'imagination

1. Compartiments étanches

Il est bien de savoir quelque chose des moeurs des divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutûme de faire ceux qui n'ont rien vu.

Descartes, *Discours de la Méthode*.

Les voyageurs ont pris depuis longtemps l'habitude de dire que les Anglais ont peu d'imagination. Ce jugement est devenu un lieu commun, et il a perdu toute sa force; on le repousse d'instinct, et on serait ravi de trouver autre chose. Moi aussi, en débarquant à Douvres, je cherchais autre chose. Je me suis convaincu cependant que des idées ne sont pas nécessairement fausses parce qu'elles sont banales, et qu'elles s'usent, en général, plutôt parce que les hommes s'en servent mal que parce qu'ils s'en servent trop souvent. Il faut donc quelquefois avoir le courage de les accepter, et l'intelligence de les considérer sous une autre face. Après mon séjour en Angleterre, je me suis dit, en effet, comme tout le monde, que les Anglais ont peu d'imagination; mais je me suis convaincu aussi que ce manque d'imagination était la cause de plus de conséquences qu'on ne pense, qu'il était la clef de cette civilisation si différente de la nôtre, de ce monde étrange et paisible. Car les Anglais ont su faire de cette lacune le fondement de leur bien-être.

On aurait le droit de s'étonner qu'une civilisation puisse établir le bonheur des hommes sur l'absence d'un levain aussi puissant que l'imagination, et il fallait en effet du génie au peuple anglais pour constituer un ordre comme celui qui règle sa vie depuis des siècles, en se servant surtout d'une qualité qui lui manque.

Le génie de la mesure et le sentiment exact de ce qu'ils sont, expliquent en partie comment les Anglais peuvent être heureux sans avoir d'imagination. Mais si par imagination on entend cette force intellectuelle qui, associant les idées, fait un tremplin de chacune d'elles, on peut comprendre comment le manque d'imagination a donné à leur esprit une forme singulière, en dehors de la modestie innée de leurs désirs. Cette lacune est en vérité la clef psychologique des Anglais; toutes leurs qualités morales et intellectuelles et leur façon de regarder et connaître les choses est le fruit, même quand on ne pourrait pas s'en douter, de leur peu d'imagination. Pourquoi?

Parce que le *peu d'imagination a divisé et subdivisé l'esprit des Anglais en compartiments étanches*. N'est-ce pas surtout en cet endroit que les Anglais et les Latins sont différents?

Notre esprit est tout uni. La "folle du logis" est tellement puissante chez les Latins, qu'elle fait de toutes nos passions et de toutes nos qualités un seul mélange. Qu'est-ce en effet que l'imagination, sinon la force qui nous pousse à nous envoler sans cesse d'un compartiment dans un autre? Pour l'homme qui a une vaste imagination, tout l'univers s'enchaîne; les sentiments, les passions et la vie forment une trame unique. Mais l'Anglais a un compartiment pour la politique, un pour la culture, un pour les affaires, un pour le sport, un pour le travail, un pour les vacances, un pour la religion, un pour la science, un pour l'amour.

Et ce même compartiment pour l'amour se divise souvent en plusieurs compartiments: un pour l'amour sensuel, un pour l'amour sentimental, un pour le mariage.

* *

Que l'esprit des Anglais soit ainsi fait de pièces rapportées, cela explique bien des choses de leur monde.

L'ordre avant tout.

Quelle meilleure garantie de l'ordre que des hommes tous engagés à fond dans ce qu'ils font? Le désordre des Latins est le fruit des interférences. L'employé qui, au bureau, rêve d'amour, écrit des lettres et lit des romans, l'acteur, le directeur qui flirtent avec leurs actrices et leurs dactylos, le ministre qui se souvient trop souvent d'être en même temps un industriel, un banquier ou un commerçant, sont moins utiles (quand ils ne sont pas nuisibles) à une administration, à un gouvernement, que des hommes pour qui tout le reste du monde s'effondre dès qu'ils sont entrés dans le rôle de leur profession.

Comment dénombrer les avantages d'une société où le petit grain de l'amour n'enraye jamais l'engrenage délicat du travail? Or, si en Angleterre l'amour n'est pas un danger pour l'ordre, ce n'est point parce que les Anglais ne sont jamais troublés par l'amour, mais parce qu'ils renferment l'amour, comme les abeilles le miel, dans une petite cellule.

L'amour est l'amour, et le travail est le travail. L'Anglais peut aimer beaucoup, habituellement

il aime une seule fois, et, en général, la femme qu'il doit épouser. Mais il ne pense pas à aimer quand il travaille, comme il ne pense pas au travail quand il se repose.

Pour nous Latins, qui considérons l'amour comme le plus majestueux des troubles, la plus universelle des perturbations, comme le gouffre où l'homme s'enfonce tout entier, comme le sentiment qui, grandi démesurément par l'imagination, réussit à transformer à nos yeux l'aspect et la couleur des choses, cette passion fidele et profonde qui reste enfermée dans son cadre ne semble pas être de l'amour. Qu'une passion soit disciplinée, et elle ne nous paraît plus une passion.

Pour nous l'amour est le sentiment qui ne s'enchaîne pas, et nous nous apercevons que nous aimons lorsque les images irisées de l'amour se glissent entre nos yeux et les pages des livres, nous amollissent le bras pendant que nous jouons au tennis, nous font négliger des occasions qui auraient pu nous aider dans notre carrière, dans notre profession; nous détournent de la religion, de la méditation; donc lorsqu'elles s'introduisent dans les domaines dont elles devraient être exclues, comme des acteurs qui entreraient en scène dans une pièce où ils ne jouent pas.

Ainsi, chez les Latins, le seul danger de l'amour suffirait à plonger tous les rapports sociaux dans une inquiétude perpétuelle. Mais si à l'amour et aux autres passions humaines on ajoute les intérêts personnels, qui, aux yeux du Latin, sont plus grands que l'univers, on comprend pourquoi nous nous demandons toujours si sous une raison apparente il n'y en a pas une cachée; et si chaque programme n'est pas une façade. Les promesses ne sont valables que jusqu'à un certain point et les contrats peuvent être rompus. Aucun de nous, s'il a reçu une promesse d'un Latin, ne s'en va le coeur tranquille: non parce que le Latin est malhonnête, mais parce que nous savons qu'il est à la merci de toutes les passions, et qu'une heure après nous avoir quitté, il peut regarder le monde avec des yeux différents.

Notre petite affaire, la promesse en laquelle nous avons confiance, peuvent d'un moment à l'autre être entraînées en un bouleversement des mondes intérieurs. Et cela pour les hommes honnêtes. En Angleterre, au contraire, même un homme malhonnête ne se laissera tenter, malgré tout, que par les occasions qu'il trouve dans son compartiment, et souvent au nom d'intérêts restreints. (Les malhonnêtes sont facilement des spécialistes.) Mais le Latin, lui, est attiré sans répit par toutes les tentations de l'univers, contiguës ou présentes. L'amour, la haine, le désir de puissance, d'argent, de gloire, d'honneurs, de respect, peuvent coexister en lui à tout moment et le pousser à violer la morale, non seulement dans le domaine de son métier, mais toujours. A tout cela, ajoutez la passion du travail.

2. Le travail et le repos

Le Latin, justement parce qu'il mélange tous les compartiments, ou pour mieux dire n'en a aucun, ne conçoit pas le travail comme un moyen d'existence, mais comme la partie la plus vraie et la plus profonde de soi-même. Le métier, pour le Latin, est comme l'amour pour la femme: une passion. Le Latin y proportionne son rythme de vie, y grave son caractère. Dans sa vie intérieure tout se mélange: femme, enfants, métier, amour, amitié. Chez l'Anglais, dont l'intelligence est divisée en compartiments, le métier n'a que sa place déterminée, il n'est qu'une façon de gagner de l'argent pour lui permettre de jouir dans son compartiment dédiée à la joie. Un Anglais commun ne tire aucun plaisir du travail pendant la semaine; et ne travaillera jamais le dimanche.

Ceci explique comment, en partant du même degré d'honnêteté, les Anglais peuvent être plus honnêtes. Si l'on pense que pour le Latin la profession est pareille à une passion amoureuse, on comprend comment, même pour le plaisir presque désintéressé de faire mieux ou plus de travail, il arrive à commettre des actions illicites. En Angleterre on ne trouve pas ces cas, si fréquents chez nous, de mauvaises actions désintéressées, d'escroqueries intellectuelles, qui n'ont d'autre but qu'elles-mêmes.

L'Anglais, indifférent dans le travail, peut mal agir par intérêt; le Latin par la passion de réussir brillamment dans son travail.

D'une façon plus étendue, on peut dire que l'intelligence divisée en autant de compartiments établit un grand ordre, parce qu'elle limite en tout homme le sens de ses droits et le sens de ses devoirs.

Droits et devoirs! Je ne sais en vérité ce qui est le plus dangereux, que les hommes réclament ou qu'ils veuillent faire plus qu'il n'est nécessaire. Chez nous l'on assiste non seulement au désir démesuré de chacun d'avoir plus que ce qui lui revient, *mais aussi à la manie de faire plus que ce que chacun n'est tenu de faire*, à d'innombrables fureurs de Capanée (*), au besoin qu'a chacun de nous d'être le seul Atlas qui supporte le poids du monde!

Et cela un peu pour avoir plus de puissance et de prestige, mais un peu aussi pour donner libre essor à son instinct égocentrique, pour convaincre les autres, par une action concrète, de ce qui, pour le Latin, est une idée fixe: son omniscience.

Souvent le Latin se rongera les poings toute sa vie parce qu'il ne réussit pas à démontrer suffisamment à ceux qui l'entourent qu'il pourrait faire beaucoup plus que ce que le destin lui a permis, et qu'il sait bien plus de choses que ce qu'il est tenu de savoir. **C'est pourquoi cette raison, surtout en Italie où le sentiment de la grandeur est plus profond, l'on trouve si peu d'hommes qui s'adaptent, dans le domaine intellectuel, aux travaux modestes dont on aurait besoin, qui se dédient en un champ restreint à des études dans lesquelles ils pourraient donner de bons résultats: mais tous veulent faire des choses grandes, et ils remplissent ainsi notre histoire de chefs-d'oeuvres manqués.**

En Angleterre, par contre, les hommes ne réclament pas plus que leur dû, ils ne font pas plus qu'ils ne doivent: le métier, monde fermé, a des limites qui l'encadrent.

Je me rappellerai toujours mon impression lorsqu'un jour, au Victoria and Albert Muséum, je demandai à un gardien si les tableaux exposés dans la salle avaient été photographiés. La table des photographies, chargée d'albums, de volumes illustrés et de cartes postales, trônait dans la salle à côté, en face de la porte. Il me répondit que sa section finissait à la porte, que l'étalagé était dans la section contiguë; et qu'en conséquence il n'était pas de son devoir de savoir si ces photographies existaient.

Qu'on imagine ce qu'un Italien m'aurait répondu, et comment, même ne sachant me répondre, il aurait rougi de me le confesser.

Je demandai un autre jour au marchand de journaux, qui avait son kiosque en face du train, si cette ligne était bien celle pour Windsor. J'imagine que le train pour Windsor parcourt cette ligne depuis au moins un demi-siècle.

Mais le marchand de journaux, absolument stupéfait, me répondit qu'il était marchand de journaux, que par conséquent il ne pouvait pas savoir si ce train était bien celui pour Windsor. Pour avoir une information concernant les trains je devais m'adresser aux employés du chemin de fer.

Chacun voit les avantages d'une pareille méthode. L'on ne doit pas s'enquérir des trains chez un marchand de journaux, et moi je l'ai fait seulement parce que j'avais – comme Latin – un sentiment empirique de l'ordre social, qui est très semblable au sentiment du désordre. Aucun de ces hommes, dans son domaine, ne fera d'erreurs.

Mon père avait déjà remarqué dans l'*Europa Giovane* que les Anglais savent mieux fabriquer les biscuits – qui exigent de la discipline et de la conscience – que les pâtisseries, qui réclament de la fantaisie. Tandis que nous sommes habiles à décorer des gâteaux d'excellentes et magnifiques dentelles de crème, et que nous faisons moins bien les biscuits.

Cela s'explique par la *forma mentis* des Anglais. Chez nous, l'homme et son métier se confondent: un facteur, un employé de banque, un cheminot est tel à n'importe quel moment et même le dimanche. En sortant de son bureau, de son studio ou de sa boutique, le Latin continuera à brasser dans sa tête des idées qu'il pourra mettre en pratique le matin suivant à son bureau ou dans sa boutique; il arrivera à la maison vibrant du travail qui a occupé son esprit durant la journée; et il restera toujours facteur, banquier ou cheminot, même à table, où il continuera à parler de son métier avec sa femme, et au café où il en discutera avec ses amis.

* Géant impie frappé par la foudre de Zeus.

Mais, *vice-versa*, quand il sera pendant le jour a son bureau de poste, à la banque ou sur son train, il restera malgré tout un homme qui sent, jouit, observe, souffre, pense indépendamment de ses devoirs à beaucoup de choses qui intéressent non pas son travail, mais lui-même.

S'il est donc vrai que le métier lui restera dans le sang quand il est libre, il est également vrai que l'homme subsistera intact dans le métier quand il travaille.

Rien de semblable ne se passe chez l'Anglais.

L'Anglais est un homme à 8 heures du matin; de 8 heures du matin à 6 heures du soir, il devient facteur, employé de banque ou cheminot, pour redevenir homme jusqu'au lendemain matin. Son métier et son caractère profond ne se mêlent jamais. Il est constitué de telle façon que lorsqu'il est facteur ou cheminot, il ne peut être autre chose: quand il joue au golf, il ne se sent plus ni facteur, ni cheminot.

Cela explique comment, d'une part, le travail en Angleterre est mieux fait, et comment, d'autre part il est plus ennuyeux. En le déchargeant de ce qu'il a d'humain, de provisoire et de personnel, le métier n'est plus que ce qu'il est: une façon de gagner, uniforme, régulière et générique; il n'offre que de l'argent, de la fatigue et de l'*ennui*. En fait, les Anglais travaillent avec honnêteté, mais sans joie; le travail ne les excite pas. Un des faits qui surprend le plus un Latin à Londres, est que les Anglais ne parlent jamais de leur travail. Ce silence se justifie en partie par la règle sociale qui interdit à un Anglais, quand il se trouve le soir avec ses amis, de parler de ce qu'il a fait pendant la journée. Par peur d'ennuyer les autres avec des bavardages qui n'intéressent que lui, un Anglais préfère s'entretenir de bavardages qui n'intéressent personne, comme le beau temps et plus souvent la pluie. Mais cette règle ne suffit pas à expliquer l'horreur qu'a l'Anglais de parler de son travail. En dépit des règles sacro-saintes de la bonne société, si les Anglais étaient vraiment passionnés de leur métier, ils ne résisteraient pas à la tentation d'en discourir lorsque quelqu'un chercherait à les en faire parler.

Je n'oublierai jamais un médecin et un chirurgien qui montèrent dans mon compartiment à Frosinone, sur la ligne Rome-Naples.

Le médecin se borna à poser au chirurgien une question générale en matière de chirurgie, et le chirurgien fit avec un immense flux de paroles, et jusqu'à Rome, un résumé de toutes les opérations les plus épouvantables à imaginer; discourant de reins, d'estomacs, d'intestins, de testicules, de vessies taillées, coupées en morceaux, recousues, liés par des fils de soie, avec sur le visage ce sourire content et suave qu'on voit briller dans les yeux des gloutons lorsqu'ils parlent de friandises.

Parce qu'il fait partie de sa vie, le métier est pour un Latin quelque chose de vital et d'individuel. L'homme se reflète tout entier dans son métier; en parler, c'est pour lui tout aussi agréable que de parler de lui-même.

La preuve, un peu à contresens si on veut, qu'en Angleterre on aime moins le travail, c'est qu'on l'estime davantage. Le travail est chez nous une passion concrète, humaine. L'on ne sent pas le besoin de louer un homme qui travaille à une tâche qui souvent ne lui déplaît pas, et qui même lui plaît: en travaillant le Latin a l'air tout simplement de vivre. Mais, en Angleterre, l'admiration et l'*ennui* sont proportionnés. Les Anglais admirent un homme qui travaille, car ils présument qu'il s'ennuie.

L'on vénère donc le travail en soi au sens biblique du *tu travailleras dans la souffrance*, comme une religion de sacrifice.

C'est pourquoi, par rapport à l'idée de travail, les Anglais sont plus intolérants que nous; étant donné que le travail est une peine, ils n'admettent pas que quelqu'un puisse s'y soustraire.

Celui qui, en Angleterre, ne travaille pas, n'a droit qu'à peu d'estime. Les jeunes filles ne sont plus élevées avec l'idée de se marier (ce vieux principe semble aujourd'hui en Angleterre le comble de la honte), mais pour travailler.

J'ai connu la fille d'un ambassadeur qui, pour rendre hommage à cette aveugle fièvre du travail, était venue vivre seule à Londres, comme dactylographe dans un bureau de police. Tous doivent

travailler et être récompensés; tous doivent avoir leur part de peine et d'argent. Mais un jour et demi par semaine, personne ne doit plus se souvenir de ces heures de macération souffertes pour jouir de la liberté du *week-end*. **Voilà la grande différence entre les Anglais et nous.**

La fièvre du travail pour le travail, qui a été érigée en philosophie dans le nouveau continent des grandes machines, est en réalité un privilège des vieux Latins. Le Latin croit travailler pour vivre, et, par contre, souvent il travaille pour travailler. Les Anglais, eux, croient travailler parce qu'ils aiment le travail, et ils ne travaillent que pour pouvoir se reposer une fois par semaine.

Les Anglais qui, à 6 heures, se précipitent - énorme multitude - dans les bus et dans les *subways*, m'ont toujours fait penser aux soldats qui sortent de la caserne. Je me rappelle que, élève officier, ayant gagné la dernière bataille contre la mauvaise volonté du lieutenant qui avait inspecté mes souliers, ma cravate, mon chapeau, ma baïonnette et mes plumes sans y trouver rien à redire, je bouclais ma journée militaire avec un salut à l'officier de piquet et je l'oubliais pour trois heures. Les Anglais qui travaillent sont comme des soldats en caserne.

Plus consciencieux, certes, et appliqués, mais toujours avec l'idée fixe de la liberté du soir, bref prélude de la grande liberté du *week-end*.

En aucun pays le samedi n'est comparable au samedi londonien. A une heure de l'après-midi, pendant le *rush-over*, il y a une atmosphère de grand événement historique, de journée révolutionnaire: les hommes et les femmes en grandes foules par les rues, emprisonnés dans les ascenseurs, pressés dans les *undergrounds*, dispersés dans les *bus* et dans les trains comme les abeilles dans leurs ruches; les gendarmes, les conducteurs, les boutiquiers, tous se sentent frères unis par le même sentiment.

Rien n'est plus agréable, pour des hommes massés en grandes foules, que de lire dans les yeux des voisins une joie qui a la même cause que la leur.

Les grands événements historiques, dans lesquels les masses ont joué un rôle, s'expliquent, je crois, non parce que les hommes avaient le même sentiment commun à tous, mais plutôt parce qu'ils voulaient exprimer par un acte commun la joie de l'avoir ressenti. Le samedi soir, il y a quelque chose de commun entre tous les Anglais; ce ne sont pas seulement les valises et les raquettes de tennis qu'ils portent tous, ni les bouquets de fleurs que les jeunes filles achètent aux marchands ambulants; c'est surtout le sentiment universel de redevenir des hommes.

En fait, que commémorent-ils, ces Anglais en fête, si ce n'est la fin de la punition et le début de la récompense? La formule même *week-end, fin de la semaine*, qui n'existe qu'en anglais, suggère bien que quelque chose de nouveau va commencer. **L'ennui et la malédiction du mot *week*, sont ébranlées à l'éclat de trompette du mot *end*, de cette fin, qui annonce en vérité la vraie vie.** Le samedi soir, le postier, l'employé de banque et le cheminot deviennent des hommes et des femmes qui ont fait, pour vivre, durant la semaine, un ennuyeux métier. Et quand une demi-heure après, vers deux heures, dans le silence d'une Londres morte, hiératique et taciturne, jonchée comme une salle après une fête de quelques bouquets de fleurs, les Anglais à déjeuner commencent à discuter de *job*, c'est-à-dire de "métier", de se chercher un *job*, de changer de *job*, nous autres Latins sentons que le *job* est conçu d'une autre façon, plus religieuse et plus indifférente.

En Angleterre, on parle d'un *job* comme d'un récipient dont le contenu n'a aucune valeur; il faut en avoir un, n'importe lequel, pourvu qu'il soit payé. Le *job* n'est qu'une façon d'arriver au *week-end* avec de l'argent, une partie de la vie enfermée dans son compartiment, le prix du bonheur.

Mais ici une nouvelle complication apparaît, qui sort elle aussi du manque d'imagination.

Si le travail est un pénible devoir pour l'Anglais, l'oisiveté, le fameux *far niente* du *lazzarone* n'est pas la récompense qu'il convoite; son *leisure* est tout autre chose, il devrait être quelque chose de supérieur; et il le serait si l'Anglais avait plus d'imagination.

Mais l'Anglais a peu d'imagination, et la conséquence en est que personne ne désire plus ardemment que lui la joie de l'oisiveté, mais que personne n'a moins que lui la capacité d'en

jouir. Il faut la même *forma mentis* pour s'amuser en badaudant et pour faire du travail une chose vivante, c'est-à-dire beaucoup d'imagination et aucun compartiment.

L'Anglais se trouve seul, désemparé, quand il a cessé le travail qui lui pèse; et alors il s'accroche au "dimanche anglais", qui, maintenant que la religion n'est plus si rigide, est surtout un chef-d'oeuvre social. Beaucoup des passions des Anglais s'expliquent par le besoin d'occuper, d'une façon quelconque, le vide auquel ils ont rêvé pendant une semaine, et dans lequel ils risquent de se noyer. Le sport, par exemple.

II

Les Anglais et le sport

1. Les régates sur la Tamise

Ce n'est pas par hasard que les Anglais sont plus sportifs que les autres peuples. On dit: c'est le climat! Et l'on n'a pas tort. En Angleterre, le premier stimulant de tout exercice est peut-être le climat. Je me rappelle que j'ai passé mes premières semaines à Londres entre une visite, une bibliothèque et un musée, un métro et un *bus*; presque toujours donc dans des milieux immobiles ou ambulants, très peu à l'air. Après vingt jours, presque vidé de forces, privé de moelle, je languissais sur les divans; et comme il arrive lorsque l'on est fatigué sans raison, au lieu de m'exposer aux dangers d'un mouvement violent et salubre, j'espérais me reposer étendu sur mon lit. Mais je ne réussissais qu'à me sentir chaque jour plus déprimé. Il me vint alors à l'esprit que les Anglais vénèrent peut-être le *sport* en plein air (**en Angleterre, *sport* et plein air sont synonymes**) précisément comme un sauf-conduit de leur climat. Je me mis à faire de grandes promenades dans les parcs, sans oublier mon imperméable, mon chapeau, mes gants, quelques livres et ma canne; et grâce à ce petit exercice, je me refis en quelques jours les joues rubicondes des Anglais.

Mais le climat ne suffit pas à expliquer entièrement l'infatuation sportive de l'Angleterre.

Il faut avant tout distinguer dans cette infatuation la fureur musculaire et l'avidité du spectacle; l'Anglais qui a la passion de l'exercice et l'Anglais spectateur passionné des nouveaux jeux grecs, qui dans le monde moderne ont lieu - petite décadence - entre des murailles de béton armé. Le *sport* et le spectacle sont deux choses différentes, et elles s'expliquent psychologiquement de deux façons. Celui qui a vu, par exemple, les grandes bout ruces, sait quelle intensité a la passion du spectacle sportif. J'ai assisté moi-même il y a quelques mois, d'un jardin de collègue qui donnait sur la Tamise, au dernier concours de canotage entre Cambridge et Oxford. Le concours entre Cambridge et Oxford est le grand événement sportif de l'année. Ce jour-la, les jeunes filles de l'Angleterre se divisent en deux catégories: celles qui s'ornent d'un ruban bleu foncé, couleur d'Oxford, et celles qui s'ornent d'un ruban bleu ciel, couleur de Cambridge. Le matin du concours tous les quartiers de la Tamise, le long du parcours, se remplissent d'une immense foule; les rames de métros doivent être doublées, les routes sont tellement encombrées qu'on me recommanda d'arriver au Collège avec une demi-heure d'avance, non parce que je risquais de perdre ma place qui était réservée, mais parce qu'il pouvait m'arriver de ne même pas réussir à rejoindre la porte extérieure du Collège.

Arrivé à l'endroit du mur où était ma place, je me trouvai serré sur une chaise parmi une multitude d'invités inquiets. Le mur donnait sur le quai de la Tamise. Bien que ce fût un jour de travail, et qu'il plût, tout le long de la Tamise il y avait une foule dense et agitée.

Au-dessous de moi, des troupes de jeunes Ecossais criaient; c'étaient peut-être des commis de magasin, personnes pauvres en tout cas, qui avaient fait des économies toute l'année pour se payer le voyage; qui avaient voyagé toute la nuit et qui se préparaient à passer au retour une autre nuit dans le train; tout cela pour voir la *boat race* entre Cambridge et Oxford.

Au milieu du quai, sous la pluie et dans les quelques centimètres carrés dont chacun disposait, ces jeunes gens pris d'une grande agitation chantaient, jouaient de la guitare, se livraient à toutes sortes de bouffonneries et de jeux désordonnés, échangeaient des coups et des gifles. Personne n'y trouvait à redire, dans un pays où les gens sont en général réservés, car il s'agissait de calmer la fièvre et l'inquiétude de l'attente. Toutes les radios de l'Angleterre étaient prêtes à informer des

millions d'Anglais des vicissitudes de la course, au fur et à mesure qu'on les connaissait; des barques débordantes de foule, comme un morceau de pain peut être noir de fourmis, attendaient pour suivre les concurrents. Et tout cela ... pour voir des canots, deux canots à rames qui concourraient sur un kilomètre de distance, dans une course qui durait en tout dix minutes. Au bout d'une heure, je compris par les cris de la foule que les deux canots étaient partis. En effet, peu après, sur une Tamise pâle et froide, nous vîmes déboucher à un tournant un petit vermisseau long et noir, pourvu de seize longues rames, palpitantes comme les pattes d'un de ces insectes monstrueux qui grimpent sur les murs. C'était Cambridge! Dix mètres derrière apparut un autre vermisseau long et noir avec le même balancement de rames.

C'était Oxford! J'étais profondément déçu!

Pour nous, qui sommes habitués à des courses de machines infiniment plus rapides, ces deux canots (qui n'allaient guère plus vite qu'un homme) mus par seize rames régulières, solennelles et presque indifférentes, avaient plutôt l'air de se promener que de se battre en une compétition nationale.

J'espérais en tout cas, étant entre gens de Cambridge, me réjouir de leur joie; mais je me rendis compte avec étonnement que l'ambiance était déprimée. La course n'avait pas été bonne. Et savez-vous pourquoi? Parce que Cambridge avait vaincu trop facilement.

Les grands spectacles sportifs sont faits en général pour désillusionner. Le spectacle en soi n'est jamais comparable à l'attente.

Mais il désillusionne d'autant plus que l'on s'attend qu'il nous fasse frémir, comme c'est le cas des Anglais. Pour les Anglais les grands championnats sportifs sont des recherches d'émotions, un succédané de l'*alcool*, un excitant dans lequel ils espèrent noyer leur *ennui* de vivre. La *boat race* est un moment de cette vie émotive qu'ils désirent et qu'ils ne peuvent pas provoquer du dedans parce qu'ils ont peu d'imagination. Mais la conséquence est que, si un des concurrents est vainqueur dès le début, et qu'il maintient la distance inaltérée jusqu'à la fin, la journée est manquée, parce qu'ils ne désirent pas en réalité la victoire de leur parti, mais assister à une lutte des deux.

Une belle régata est celle où Cambridge et Oxford se dépassent alternativement quantité de fois, jusqu'à ce qu'un des deux gagne comme par miracle de peu de bras, après avoir fait palpiter d'anxiété des milliers de spectateurs.

Il est intéressant à ce propos de comparer la *boat race* de Cambridge et d'Oxford avec le *Palio* (*) de Sienne. Les Siennois ne pensent aucunement à la lutte, mais à la victoire, si bien que l'on a dû autoriser pour cette course de chevaux l'usage légal de la fraude. Le *Palio* est une course où les concurrents peuvent se cravacher le visage, se couper la route, se blesser; où la corruption des jockeys adversaires est admise, si non officiellement au moins officieusement, et où le vainqueur doit être protégé par les carabinieri contre la rancune de ceux qui ont été battus et qui voudraient le rouer de coups. Une pareille race serait une chose inconcevable en Angleterre, où la lutte est liée par toutes les règles qui peuvent la purger des imprévus. En Angleterre, où les hommes désirent palpiter en regardant deux concurrents lutter jusqu'à ce que l'un gagne par l'habileté et par la force, n'importe quelle violence qui rend la victoire plus facile à un des lutteurs enlève au public une partie de son plaisir; tandis que c'est là chose parfaitement indifférente aux Siennois, pour lesquels jouir du triomphe de sa propre "contrada" signifie, ne fût-ce que grâce à un cheval, se sentir plus grand que les autres, affirmer sinon sa propre supériorité, du moins celle de sa "contrada" et vivre, ne serait-ce qu'une minute, dans la joie d'une puissance illusoire.

2. La chasse au renard

Un observateur de la *Nouvelle-Angleterre*, Claudesley Brenten, a écrit que l'Angleterre avait atteint son haut degré de civilité et de maturité politiques parce que les Anglais s'étaient habitués aux compétitions chevaleresques en faisant du sport. Il expliquait, d'autre part, l'ordre dans lequel la grève générale de 1926 s'était déroulée, disant que la grève aussi était considérée, par la force

* Course de chevaux, deux fois par an; chaque quartier envoie un cheval au *Palio*.

publique et les volontaires, autant que par les ouvriers, comme un game. Le parlement et la lutte politique ne seraient, à un certain point de vue, qu'un sport plus intellectuel.

J'ai eu, moi aussi, l'occasion de constater en Angleterre que le sport avait déteint sur la politique et l'avait imprégnée de ses règles et *vice-versa*. Mais je crois qu'il ne suffit pas de remarquer comment le sport et la politique se sont influencés mutuellement; il faudrait aussi étudier comment cette attitude libérale et courtoise, ce respect de la règle sont nés du même sentiment et du même besoin. L'un n'est pas cause de l'autre, mais tous les deux sont conséquence d'une cause commune. Un des faits qui frappe le plus, lorsqu'on examine les sports qui ont été inventés par les Anglais, est la simplicité de leur mécanisme.

Sauf le tennis qui est le plus complexe, délicat et raffiné, il s'agit tout au plus de courir après quelque chose, le plus souvent après une balle.

En Europe, on n'imagine pas que des jeux enfantins soient élevés à l'honneur de sport, que des personnes estimables, mûres et sérieuses s'y adonnent, et que des industries prospèrent en en fabriquant les instruments.

Lorsqu'on se promène le matin à Hyde Park, par exemple, et qu'on s'approche des petits lacs pour jouir du spectacle des canards sauvages qui couvrent l'eau de leurs taches dorées, on voit de loin, parmi les canards, les blanches voiles d'élégantes petites barques d'enfants, et on s'attend à trouver une foule bruyante de babies aux joues rouges et aux boucles blondes. Mais, quand on arrive près du petit lac, au lieu de *babies* on trouve des *gentlemen* âgés ou des jeunes gens qui, pour pratiquer le sport d'une navigation en miniature et pour se donner le plaisir de lancer à travers les dangers et les tempêtes du petit lac ces petits *cutters* poussés par le vent du Parc, se sont affublés d'une paire de bottes imperméables semblables à celles des *Trois Mousquetaires* et se protégeant du froid avec des gants en *caoutchouc*, rattrapent et lancent les petites barques à l'aide d'une canne à crochet.

Il ne faut pas croire que plusieurs des sports rendus célèbres par les romans et les tableaux soient beaucoup plus intéressants. J'ai pris part une fois à une de ces fameuses chasses au renard, dans une région enchantée où les forêts de chênes, les bruyères et les champs couvraient une vaste plaine à peine ondulée et toute verte, la New Forest. Il pleuvait, et nous étions partis de la maison de nos hôtes le matin de bonne heure en automobile, pour nous rendre à la villa où se réunissaient chasseurs et chevaux. *Redingotes*, pantalons clairs, gants de coton, chapeaux haut de forme, afin de protéger la tête des chutes: nous trouvâmes à la villa une soixantaine de chasseurs tous habillés de la même façon, qui s'apprêtaient à monter sur leurs chevaux pommelés, et à suivre les traces de six chasseurs resplendissants en frac rouge, quand le piqueur qui guidait une meute de cinquante chiens aurait donné le signal. Je m'amusais de la face rubiconde et un peu canine, des formes arrondies et serrées dans le frac rouge du maître de chasse; je jouissais de ce défilé de chevaux, de hauts de forme et de pantalons clairs, de jeunes filles en amazones, dans la forêt ruisselante d'eau, derrière la meute de chiens blancs tachetés de marron, baveux, haletants, les narines cherchant les traces d'une piste invisible, comme de la reproduction en chair et en os d'un tableau du XIXe siècle. Mais aucun de mes hôtes ne put en jouir autant que moi. Les chasseurs, habitués à ce spectacle, chevauchaient en colonne derrière les chiens, sans se regarder.

C'étaient des messieurs des environs et beaucoup ne se connaissaient pas. Ces *meets* sont publics. On met une annonce dans le journal local et il suffit de payer une livre pour avoir le droit de grossir la troupe élégante et obéissante des chasseurs.

Sous une pluie battante, sur le terrain détrempe et l'herbe ruisselante, toute la cavalcade trottant docilement derrière les chiens, s'apprête donc à chercher le renard. On trotte ainsi, de façon somnolente et pacifique, avec de longs arrêts d'une heure; puis, ayant vu qu'à droite de la route il n'y a pas de trace de la proie, on passe à gauche, au grand galop, et le public accourt en foule. Après avoir ainsi trotté jusqu'au soir, à la recherche d'un renard qui ne s'est pas fait voir, les chasseurs retournent chez eux. Ce n'est pas une bonne chasse évidemment, puisqu'à une bonne chasse on trouve le renard, et l'on finit - la chasse alors reste fameuse - par une long *run*, une longue course; c'est-à-dire que le renard, au lieu d'être tout de suite déchiqueté par la meute,

s'échappant dans la forêt, fournit aux chasseurs le prétexte d'une agréable galopade. Mais ce sont là des chasses historiques. Les chasseurs de toute façon n'ont qu'à courir derrière les chiens et à recueillir, quand la meute a saisi la proie, la queue et la tête du renard comme trophées. Mais qu'ils aient trouvé le renard ou qu'ils ne l'aient pas trouvé, ils sont aussi satisfaits, parce qu'ils ont passé une journée au grand air et qu'ils ont eu une occasion raisonnable de trotter.

Mais alors, dirait un Latin, pourquoi ne s'en vont-ils pas à cheval pour leur propre compte, quand ils en ont envie et quand le soleil resplendit, au lieu de se réunir avec cinquante chasseurs souvent inconnus l'un à l'autre, à jour et à heures fixes, pour galoper tous ensemble sous la pluie, après un renard introuvable?

Voilà où nous sommes différents d'eux. Le sport, comme la politique, pour les Anglais, n'est qu'une recherche de règles à appliquer.

On ne peut pas dire que la politique, comprise comme un jeu réglé par des lois, soit le fruit d'une longue éducation sportive, parce que le sport autant que la politique expriment le même besoin profond de l'âme anglaise.

L'Anglais doit faire de l'exercice physique pour lutter contre son climat, et il doit se distraire pour lutter contre son *ennui*. Mais du fait qu'il manque d'imagination, il ne réussit pas à concevoir un exercice qui ne soit pas réglé par des lois, même simples, mais déterminées.

Un imaginaire, quand il possède un cheval et une journée de liberté, part en promenade, seul, et s'aperçoit en rentrant qu'il s'est amusé, parce qu'il a rempli ces heures libres de pensées et d'observations; il a vagabondé en même temps à travers la campagne et à travers les idées. S'amuser sans règles n'est pas pour lui s'effondrer dans le vide, c'est au contraire jouir d'un moment de grande plénitude, pendant lequel il déborde dans l'univers et a le bonheur de le remplir. Pour l'Anglais, qui a peu d'imagination, une cavalcade sans règles n'est rien. Rester quelques heures, quelques jours libre de toute règle, c'est une tragédie, car il se retrouve devant soi-même, et s'aperçoit qu'il n'a rien à se dire. Pour s'éviter soi-même, pour fuir l'angoisse de deux heures pendant lesquelles il peut faire ce qu'il veut, et ne sait que faire, l'Anglais paye une livre, prend rendez-vous avec cinquante chasseurs qu'il ne connaît pas, et court sous la pluie après un renard introuvable, avec d'autres oisifs que s'exercent à appliquer les mêmes règles.

Mais on voit ici comment, dans le monde, le mal et le bien se répercutent. Ce besoin de règles ne fait ni bien ni mal quand il s'agit de sport, mais il fait beaucoup de bien quand il s'agit de politique. On ne peut admettre, en effet, aucune lutte sportive, aucune compétition politique, sans reconnaître, comme règle première, qu'il doit exister un adversaire, et qu'on ne peut le combattre que comme la règle l'impose.

L'adversaire, dans le sport comme dans la politique, est celui qui permet le jeu. Sans l'adversaire il n'y a plus ni jeu ni politique; et pour l'Anglais qui ne sent pas assez de vie en soi pour en remplir le monde, c'est le vide.

Il est curieux, à ce propos, d'étudier ces pauvres diables qui font des discours politiques, d'une estrade, le dimanche matin à Hyde Park. Ils sont en général ignorants et médiocres, et ne savent que dire. Leurs discours se composent de deux ou trois phrases dans lesquelles ils affirment un fait, sans se donner jamais la peine de le démontrer. Pris d'une fureur désespérée, ils continuent ainsi à l'affirmer avec des mots différents jusqu'à ce que, par bonheur quelqu'un réponde. Alors ils reprennent courage: ils ont un adversaire! A partir de ce moment, ils peuvent parler. Une lutte courtoise commence, faite de subtilités, de sophismes et de lieux communs, qui les soutient. La règle sert de soutien pour les timides, en même temps qu'elle alimente d'idées et de principes ceux qui n'en ont pas, et modère ceux qui voudraient faire plus qu'il ne convient.

Le besoin d'une règle sert donc de pilier à une société bien ordonnée. Il est à la base de la morale de l'Anglais, de son sens de la justice et de l'ordre, de l'acharnement avec lequel l'Anglais défend son pays, ses institutions, son droit. C'est ainsi que l'on voit comment, par suite d'un manque d'imagination, les Anglais ont suscité en eux des passions qui la remplacent et qui, au point de vue social, la valent et la dépassent.

Qu'est-ce qui explique l'envol soudain du peuple anglais, ce changement presque miraculeux de son destin au XVIII^e siècle?

Les guerres, les révolutions et, en général, ces mille faits importants ou secondaires, enchaînés d'une manière étrange, qu'on appelle "les circonstances", sont favorables à l'Angleterre: l'Amérique lui envoie de l'or et lui demande des étoffes; la France est paralysée par la Révolution, la Hollande par la défaite.

Ayant ligoté les pieds et les mains des tisserands indiens qui lui font la concurrence, l'Angleterre tient l'Europe à la merci de ses navettes et accumule en quelques années, grâce au machinisme, une richesse incalculable.

Mais "ces circonstances" connues des historiens n'auraient point permis à l'Angleterre de prendre son essor si les Anglais, peuple romain, n'avaient possédé les qualités et les défauts nécessaires pour tirer parti de la situation.

Les Anglais ont l'esprit divisé en compartiments étanches. D'instinct ils imposent à la société un ordre factice, qui a les apparences et souvent les avantages de l'ordre véritable.

Les affaires, la politique, le sport, l'amour, le travail, le repos, les voyages, la culture, autant de catégories distinctes pour ce peuple, à qui une loi générale, un rapport établi entre deux faits sont une vaine opération d'intelligence.

Mais ce même manque d'imagination qui fait des Anglais des sportifs ennuyés les a aidés puissamment à conquérir un empire. Caractéristique à ce propos l'histoire de Robinson.

3. Robinson Crusoé et la colonisation Anglaise

Pourquoi *Robinson Crusoé*, qu'un père raisonnable destinait à l'étude des lois, se laisse-t-il dominer par le désir d'aller sur mer, entraîné par celle qu'il définit lui-même "une espèce de fatalité"? L'Angleterre lui fait donc horreur, puisqu'il ne songe qu'à l'abandonner? Point du tout. Un mécontentement vague l'engage à fuir, non pas son pays, mais toute situation stable. Au Brésil, où il s'est établi planteur, il pourrait jouir d'une calme richesse. Pourtant, à la première occasion, il abandonne ses biens et se rembarque pour l'Afrique.

Eprouve-t-il un dégoût romantique pour la vie bourgeoise, régulière et facile des pays civilisés? Loin de là. Jeté dans l'île par la tempête, il fait de ce désert, grâce à son judicieux génie, un petit royaume.

L'expérience ne lui sert à rien. Quand il se trouve en danger, il fait vœu à Dieu qu'il renoncera à tout jamais à sa vie errante. Le danger passé, il oublie son vœu. Après avoir vécu dans l'île vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, il regagne l'Angleterre. Marié, père de trois enfants, riche à millions, l'image d'une vie aventureuse le rend encore malheureux.

"Je ne pouvais résister au penchant de me perdre de nouveau dans le monde. C'était comme une véritable maladie. Le désir de revoir mon île, mes plantations et ma colonie me hante. Point de repos: c'était l'unique sujet de mes pensées pendant le jour et de mes rêves pendant la nuit".

Sitôt que sa femme meurt, sa tête se tourne de nouveau aux courses et aux aventures.

"Tous mes amusements innocents, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, n'avaient plus rien d'intéressant pour moi.

C'était de la musique pour un homme qui n'avait point d'oreilles: des mets pour un malade dégoûté et sans appétit".

Ce n'est point le mauvais climat de l'Angleterre, ni l'avidité de richesse, mais l'*ennui* qui engage Robinson à rechercher sans trêve les émotions de la mer.

* *

On dit que l'envie de voyager témoigne d'une grande imagination. C'est inexact.

L'*Ulysse* d'Homère ne songe point à abandonner Itaque, il s'acharne à y revenir. Comme elle a le pouvoir de rendre présent l'avenir et proche le lointain, l'imagination n'a aucun besoin de voir ses rêves accomplis. Je dirais plus. Les voyages la rendent stérile, car ils lui évitent tout effort en substituant les choses réelles aux images qu'elle crée; ou la fatiguent, en lui proposant trop d'objets à la fois et en encourageant son intempérance.

Les imaginatifs ont donc plus à craindre qu'à gagner des voyages; ils voyagent moins pour satisfaire leur imagination que pour s'instruire, pour s'amuser, par curiosité.

C'est au contraire "parce qu'il n'a pas la force de remplir son avenir" que Robinson ne résiste pas à l'appel des aventures.

Perrette (*) fonde toute sa vie sur un pot à lait; mais que ses rêves vont loin, qu'ils sont bien enchaînés, rigoureusement contrôlés! Dans les projets d'un imaginatif, le hasard ne joue aucun rôle, tout est prévu, précis et harmonieux, les circonstances favorables arrivent au bon moment. Quand on étudie Robinson, qui passe pour un homme débordant d'imagination, on est étonné par la pauvreté de ses rêves d'avenir, par son impuissance à ne rien imaginer de plus étendu et de plus complexe qu'un voyage sur mer. Dans son existence, rien n'est prévu, réglé d'avance, attendu. Fuyant une vie régulière où triomphent ceux qui savent former de vastes desseins, il demande aux vicissitudes de la navigation, aux caprices des vents, de déterminer son destin. Devant les petites difficultés, il est aussi incapable que devant les grands problèmes de faire des calculs qui portent loin; et il s'en remet au hasard du soin de justifier des efforts stériles.

"Je fis l'action la plus insensée qu'un homme puisse faire - avoue-t-il - à moins d'avoir perdu le sens commun, lorsque je me suis mis à travailler à ce bateau. Je m'applaudissais de former un tel dessein, sans savoir si je serais capable de l'exécuter, non que je ne pensasse quelquefois à la difficulté de lancer mon bateau; mais c'était une matière que je n'approfondissais point; et je terminais tous mes doutes par cette solution extravagante: Ça, ça, disais-je en moi-même, faisons-le seulement, et quand une fois il sera achevé, nous trouverons dans notre imaginative le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot".

Aucun Robinson athénien n'aurait dépensé des mois de travail à construire un bateau avec la certitude qu'il ne pourrait pas s'en servir.

Il n'est point surprenant que toute abstraction et toute généralisation semblent inconcevables à Robinson Crusoe. Au moment où sa petite République aurait besoin d'une constitution moins empirique que de sages conseils, Robinson se tire d'affaire avec cette réponse:

"A l'égard de la forme de gouvernement et des lois, je leur dis qu'ils étaient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles làdessus".

Pourtant, la vie de ce raté-type aboutit à un succès: parti de Londres avec cinquante livres sterlings, il y revient riche à millions; jeté par la tempête sur une île déserte, il fonde une colonie. Ce n'est point par hasard.

* *

Robinson possède toutes les qualités des peuples romains.

Quand on pense qu'il commettait, planteur plein d'espérances, la folie de se faire négrier, on est surpris par la prévoyance, la sagesse méticuleuse, avec laquelle il met sa fortune à l'abri du sort avant de partir. Il a souvent le destin contre lui; il ne s'embarque sur un bateau que pour faire naufrage et les montagnes où il passe sont peuplées de loups. Mais s'il s'engage étourdiment dans des entreprises téméraires, il emploie un bon sens et une ténacité admirables à les mener à bien. Il discerne mal les grandes des petites chances; mais, comme il tire parti de tout, il contrebalance

* www.perrette.be (traduzione): Perrette è stato il prodotto di successo della Chocolerie Meurisse, fondata nel 1845. La tavoletta di cioccolato esiste dal 1890, ma il marchio Perrette è stato registrato solo nel 1904. Perrette è la tavoletta di cioccolato più antica del mondo.

Il nome deriva da *La lattaia e la brocca del latte*, una favola del 1678 di Jean de La Fontaine, in cui Perrette è la protagonista.

Perrette è la moglie di un agricoltore intraprendente che, sulla strada per il villaggio, inizia a sognare cosa farà con i proventi del suo latte: comprare uova, far crescere polli, un maiale, una mucca, un vitello, ... Per l'entusiasmo, inizia a saltare e la brocca del latte si disintegra in pezzi sul terreno.

La morale: sognare è permesso, ma non lasciarti trasportare troppo perché non solo perdi ciò che sogni, ma anche ciò che già hai!

Nel 1969 la Chocolerie Meurisse viene venduta alla General Biscuits Company. Nonostante il successo di Perrette, la produzione fu interrotta nel 1995.

Nel 2017, la barretta Perrette sarà rifatta sulla base della vecchia ricetta.

Koekenstad la riporta alle sue origini: un prodotto artigianale di qualità come è stato rilasciato da Meurisse nel 1904.

ses échecs par ses succès. A l'imagination, il supplée par l'esprit d'observation et de méthode. Au génie, par la patience et la ténacité. A la clairvoyance et à la lucidité, par la prudence. Et ses élans lyriques ne l'empêchent point de revenir sur ses décisions.

Quand il trouve de l'argent parmi les débris de son bateau, il a un beau mouvement:

“O vanité des vanités! - s'écrie-t-il. Métal importun, que tu es d'un vil prix à mes yeux! A quoi es-tu bon? Tu ne vaudras pas la peine que je me baisse pour te ramasser!”

Il se baisse pourtant, après réflexion, le ramasse et le met de côté.

Il est moral et généreux; il s'ouvre, par sa reconnaissance, de nouveaux crédits auprès de ceux qui lui ont rendu service. Il a des scrupules, même quand il s'agit de tuer des cannibales.

Il invoque Dieu quand il se trouve en péril et le remercie quand il est sauvé. Mais il se méfie des hommes par principe, et aux moments les plus pathétiques n'oublie pas de négocier et de poser ses conditions. Il fait taire ses scrupules si la nécessité l'y oblige. Et il désavoue les vœux qu'il fit à Dieu pendant le danger, quand la tentation de suivre ses fantaisies est plus forte que la peur.

La femme n'a jamais gêné ses projets. Quand il songe à partir, aucune femme ne le retient; plus tard, dans son île, le souvenir d'une femme ne trouble jamais sa solitude et ne l'incite pas à revenir. Pendant les vingt-huit ans où il ne voit que des animaux et un sauvage, sa pensée ne s'arrête pas une fois sur l'image d'une femme; il n'a l'air de souffrir ni de la chasteté ni du manque de tendresse.

Malgré l'absence d'une reine, devant son perroquet, son chien et ses deux chats, il se sent “pareil à un roi à la vue de toute sa cour”.

Véritable colonisateur, il a surtout l'instinct de la domination. Jeté par les vents sur une île solitaire, en plein Atlantique, il y établit sa demeure; puis gravit une colline, contemple ses biens et s'écrie:

“Voilà mon île peuplée; je me trouvais riche en sujets et je me comparais, non sans orgueil, à un petit monarque. Toute cette île était mon domaine, avec des titres incontestables. Mes sujets m'étaient parfaitement soumis; j'étais leur législateur et leur seigneur despotique; ils m'étaient tous redevables de la vie, et tous ils étaient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenterait”.

L'Empire britannique a été fondé par un peuple de Robinsons. Comme Robinson, les colonisateurs anglais du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle ont tiré avantage des qualités et des défauts propres aux esprits divisés en compartiments distincts. C'étaient des hommes ennuyés, qui “rêvaient d'aller sur mer”, qui “étaient tentés de s'en aller sans autre raison qu'un désir téméraire” – autrement auraient entrepris la conquête de l'Inde avant le canal de Suez -; des hommes empiriques, incapables de concevoir un plan compliqué. Seeley lui-même avoue que l'Empire anglais a été fait par hasard; *des hommes issus d'une société pieuse, qui avaient le sens du droit et le sentiment de la justice*. Mais ils étaient actifs, énergiques, tenaces, organisateurs, habiles à résoudre les petits problèmes particuliers, à simplifier les questions embrouillées, prompts à profiter des occasions, à oublier les principes qui les gouvernaient en Angleterre, à se débarrasser des scrupules moraux et de la pensée de Dieu - convaincus de leur droit de conquérants.

Inaptes à saisir les rapports entre les choses, ce défaut de l'intelligence leur fut plus utile qu'une qualité. Il leur permit de conquérir un empire par des coups d'audace où il y avait de l'inconscience; d'user de la force et de la tromperie aux colonies et de respecter le droit en Angleterre; d'être à la fois des conquérants immoraux et violents, des peuples probes et calmes.

On a reproché aux Anglais d'être hypocrites, parce qu'ils ont conquis un Empire en violant les principes qu'ils avaient défendus chez eux par une révolution. Comment expliquer, en effet, que le même peuple ne puisse pas supporter l'illégalité de la taxe des vaisseaux au XVII^e siècle, et qu'il oblige, à la fin du XVIII^e, tout le continent indien à ne plus fabriquer de coton? Pourtant, la candeur même avec laquelle les Anglais commettent des iniquités et les avouent, témoigne de leur franchise. S'ils ont imposé aux Indiens des mesures qu'ils n'eussent point supportées chez eux, c'est parce que dans le compartiment *Force* ils n'admettent pas le *Droit*, de même que dans le compartiment *Droit* ils n'admettent pas la *Force*. Je ne vois point là de l'hypocrisie, mais l'incapacité d'établir un rapport entre deux événements, entre deux principes.

Les Anglais et la religion

1. La petite église dans la City

Si l'on pense à la *forma mentis* des Anglais, divisée et subdivisée en tant de compartiments, l'on comprend leurs contradictions apparentes; par exemple le mysticisme. Qui croirait que ces banquiers sont peut-être les hommes les plus religieux de l'Europe?

Un Latin qui débarque à Londres, croyant pénétrer au coeur du trafic, peut s'étonner lorsqu'il se rend compte qu'il est en même temps dans la cité de Dieu. Aucune capitale n'offre, en effet, à côté de la passion froide mais formidable de s'enrichir, une préoccupation mystique si universelle, un spectacle de la foi plus majestueux.

Je me rappelle m'être égaré un jour dans Queen Victoria Street, une des rues principales de la City. Dans cette rue, le tumulte, le vacarme et la puanteur de ces troupes d'éléphants mécaniques que sont les *bus* montent comme un encens jusqu'aux derniers étages d'énormes "palaces" noirs que les colossales lettres de feu signalent comme le siège de riches et puissantes banques, journaux, compagnies, industries. Dans ce canal étroit et trouble, rempli de masses mouvantes, rugissantes, qui, poussant des cris infernaux, tantôt s'arrêtent, tantôt reprennent leur souffle vers le but mystique de "s'enrichir", des hommes se glissent de biais, pressés, fiévreux et pâles, préoccupés de cadénasser la porte blindée de lames de laiton d'un coffre-fort encastré dans la ruche regorgeant de machines à écrire et de lampes vertes.

Et tout à coup, avec un sentiment de soulagement, entre deux murs couleur de goudron, timide, cependant consistante et ferme, m'apparut une petite église gothique en pierre grise. Elle était un peu en arrière, comme si elle voulait opposer, avec sa misérable grille et cet espace duquel elle s'était retirée, un intervalle de silence entre elle et la City. Elle paraissait comme une espèce de golfe mystique entre ces "palaces" troués de mille fenêtres éternellement éclairées à la lumière artificielle et jamais caressées par la douceur d'un rayon de soleil. Sur la grille, un carton *sale* promettait, à quiconque voulait entrer, trois heures de musique sacrée par jour.

J'entrai, en plongeant dans l'obscurité. C'était l'heure matinale et il n'y avait personne.

En haut, sur l'orgue, clignotait la bougie de l'organiste qui, sans s'arrêter de jouer, se retourna à mes pas en faisant sur le mur un grand balancement d'ombres. Je n'ai jamais écouté de la musique sacrée avec une aussi grande émotion qu'en cette petite église, perdue entre les titans bancaires de la City. L'organiste jouait à la lumière de cette bougie flottante et rougeâtre, comme s'il était au sein d'un autre univers. Avec les gémissements de la porte sur ses gonds Londres entière s'était éteinte, dans cette fraîcheur recueillie et tranquille, comme un fer brûlant dans l'eau glacée.

Seul, vis-à-vis de l'organiste, il me semblait être en face d'un envoyé de Dieu. Je me souviens que, ranimé à l'idée d'avoir un auditeur, l'organiste s'était mis à jouer avec un zèle qui me semblait presque furibond. Poussées par une espèce de sainte colère, les notes pleuvaient les unes sur les autres, comme si elles voulaient, se chevauchant et débordant, dépasser les règles du rythme régulier de la fugue qui les disciplinaient. Il y avait en ce musicien quelque chose à la fois de céleste et de diabolique, d'extatique et de passionné.

Mais quand, tout à coup, je réussis à échapper à l'émotion qui m'avait saisi, à me libérer de l'empire de ces notes qui se suivaient en une course endiablée, et qui me faisaient rester le coeur haletant, il me sembla être en proie à un songe absurde. Continuant à contempler le fait étrange de cette église déserte et pleine de musique, au milieu des bruits et des tonnerres de Londres, je m'étonnais d'être en même temps si tranquille et si inquiet, de me sentir en dehors de l'univers, et de penser que cette paix, suspendue à un fil, et illuminée par me bougie, aurait pu être soudain violée avec un énorme fracas par un de ces colosses mécaniques, qui aurait défoncé les grilles avec une diabolique volonté de destruction.

En me glissant dehors sur la pointe des pieds, afin que l'organiste ne m'entendît point, je songeais que derrière cette église veillait l'*Armée du Salut*, dont j'avais lu l'enseigne sur deux énormes palaces, à côté de celle d'une banque, et que, derrière la *Salvation Army*, une grandiose organisation

financière, dirigée par les grands maîtres de la finance, pensait à payer un organiste pour que celui-ci, pendant le trafic journalier de la ville du charbon, songeât à chanter la gloire du Seigneur qui a refusé le Paradis aux riches.

En continuant à me promener j'eus encore d'autres preuves de ce mysticisme insulaire.

Je passais par Oxford Street, ce coin du *West End*, liseré, quand il luit, du reflet d'un soleil qui ne dédaigne pas les grandes rues de la Londres élégante. Et voilà que parmi le flot scintillant, pressé et discret, des grandes automobiles de luxe qui remplissent le *West End*; au milieu du va-et-vient des dames qui passent leurs matinées, avec une amie, à faire la comparaison des vitrines, en répandant autour d'elles un parfum de violette - je vis passer un homme coiffé d'un melon, avec un grand carton sur le ventre: il psalmodiait à tue-tête des cantiques sacrés, pour le salut de tous ces riches. Je me rappelai alors qu'à *Oxford Circus*, au coeur même du trafic de Londres, j'avais entendu un autre individu qui, indifférent au danger et au bruit, à la sortie d'une conférence darwiniste, discutait avec les passants pour défendre Adam et Eve contre l'hypothèse de leur descendance du singe.

Et arrivant à *Marble Arch*, à l'entrée de *Hyde Park*, je remarquai sous l'estrade de l'un de ces fabricants de discours qui vivent en faisant la propagande des idées les plus extravagantes, une foule qui s'attoupait, attentive, comme elle fait chez nous autour d'un faiseur de tours. En me rapprochant j'entendis que le conférencier, un jeune homme, faisait des distinctions, tout à fait hérétiques, entre le Père et le Fils, et sur leurs mutuels rapports. Je lus alors le carton qui pendait de l'estrade. Sous le titre *Christadelphian* l'on voyait deux colonnes encadrées par deux sous-titres: à gauche *Vérité*, à droite *Erreurs*; suivait une nouvelle interprétation théologique du christianisme.

Etonné, je demandai à un passant: - *Cet individu, que raconte-t-il?*

L'homme me répondit, inquiet et mécontent: - *Il ment. Ne faites pas attention à lui.*

En fait il s'agissait d'une nouvelle religion, que le public discutait à grand renfort de citations bibliques. Mais qui voudrait croire que, à quelques pas de là, au milieu d'un autre petit groupe, plus espacé (la tradition peut être attirer moins), je vis un petit vieux qui prêchait pour la secte de Milton? En quel pays trouve-t-on encore des gens qui discutent de nouvelles religions et qui veulent en restaurer d'anciennes, et un public qui se donne la peine d'écouter cette propagande mystique, s'y intéresse et *la discute*?

Nous nous contentons de ce que nous avons, nous, qui possédons dans nos pays seulement trois religions, et l'Angleterre, qui selon Voltaire en a dix-sept, en veut encore!

De retour chez moi, il me restait encore le plaisir de déjeuner au son d'une fanfare, qui passe à travers les rues de Londres et s'arrête dans tous les quartiers pour donner gratuitement aux hommes la bénédiction d'un peu de musique sacrée.

2. La question du *Prayer-Book*

Mais la meilleure preuve du mysticisme des Anglais ou, du moins, de leur intérêt pour les choses religieuses, nous a été donnée quand l'Angleterre a discuté à la *Chambre des Communes* la loi sur le *Prayer's Book*, et l'a rejetée.

L'*Eglise Anglicane* représente un pacifique *modus vivendi* de trois églises: la *High Church* (la haute église), la *Broad Church* (église large) et la *Low Church* (la basse église), qui sont comme trois interprétations de la religion: la *conservatrice*, la modérée et la libérale. Pendant ces dernières années, le mouvement anglocatholique s'était développé en faisant des prosélytes. Ce mouvement, qui n'était compris en aucune des trois églises anglicanes, avait restauré presque tous les rites du catholicisme, vivait et se développait pacifiquement à côté de la religion d'Etat. Il fallut à un certain moment discipliner ce mouvement, le reconnaître, lui donner une place officielle et le déterminer. Le roi ordonna à une commission d'évêques choisie par ces trois *Chambres* - celle des évêques, celle des pasteurs, celle des laïques - qui sont comme le Parlement religieux de l'Angleterre - de réformer le livre de prières dans un sens plus catholique, tenant compte du minimum de revendications des anglo-catholiques, mais admettant cependant, entre autres, la présence du Christ dans l'hostie.

La réforme passa à la *Chambre des Evêques*, mais fut repoussée, avec beaucoup d'éclat par la *Chambre des Communes*, un peu, il est vrai, pour des raisons politiques. Une Eglise qui a tous les privilèges d'une Eglise d'Etat, et qui a entre les mains la majorité des écoles, doit être nécessairement très large et très bienveillante; mais un retour à la sévérité dogmatique du catholicisme, qui n'inquiétait personne tant qu'il restait le privilège d'un mouvement libre, épouvanta les Anglais lorsqu'il menaça de transformer tout le culte officiel de l'Angleterre. Cette bataille parlementaire, et plus encore les débats entre les évêques, les pasteurs et le public, qui remplirent les colonnes des journaux, prouvent combien l'Angleterre se passionne pour des questions qui, aux yeux des Latins, semblent d'ennuyeuses discussions théologiques.

Dans lequel de nos pays pourrait-on imaginer un Parlement dont les députés, sans tenir compte ni de leur parti, ni du jeu politique, votant selon leur conscience et souvent contre leurs amis mêmes, discuteraient pendant des heures au sujet de la présence du Christ dans l'hostie?

D'ailleurs, en aucun autre Parlement d'Europe les séances ne commencent par la prière des députés, et en aucun autre pays les socialistes ne sont aussi religieux. A Paris, je crois que l'on sourit encore de MacDonald qui, invité il y a quelques années à un dîner "de gauche", donné en son honneur par Mme Ménard Dorian, murmura sa prière avant de s'asseoir à table.

Ces faits, et surtout l'intérêt soulevé dans la nation par un problème théologique comme celui de l'Eucharistie, nous montrent à quel point les Anglais sont mystiques. Si, en effet, comme nous le verrons par la suite, l'Eglise anglicane s'est appauvrie des éléments magiques, au profit des éléments moraux et sociaux, elle offre cependant encore au désir vague du peuple anglais la joie d'un monde dans lequel on parle des grandes choses universelles et éternelles.

Je me rappellerai toujours cet office auquel j'assistai un dimanche matin, dans une petite église de campagne, à deux heures de Londres.

L'Eglise, un simple édifice de pierre humide, toute verte de fougères et de plantes grimpantes, au milieu d'une prairie d'émeraude, avec son clocher gothique qui cherchait à percer les épais nuages gris perle du ciel anglais, était remplie de fidèles, en partie gens du peuple et en partie bourgeois, qui suivaient attentivement le service divin dans leur livre de prières et dans la *Bible*. Le pasteur, un vieux *gentleman* anglais, bien élevé et ennuyeux, n'était en aucune façon capable de provoquer dans l'âme des croyants l'enivrement de l'extase; son sermon était pauvre, les citations de textes lues avec une passion conventionnelle. Entre le sermon et la fin du culte, la marche funèbre de Chopin, transcrite pour orgue, fut jouée très médiocrement en l'honneur de Lord Heigh, décédé récemment. L'Eglise était à l'intérieur aussi simple qu'à l'extérieur. Des murs nus, semblables à ceux des églises romanes, des bancs sur lesquels se détachaient les reliures noir et or des livres de prières des fidèles attentifs. **Pas d'encens, pas d'ornements, pas de chœurs, rien du spectacle magique que le catholicisme met en scène pour donner une valeur concrète et assimilable au symbole.** Un vieux chantre modulait de temps en temps des psaumes de David, d'une voix à la fois nasillarde, fausse et monotone.

Et cependant, avec la perception de celui qui est habitué à juger du public au théâtre, et avec l'intérêt qu'on met à suivre un spectacle, je sentis, à un certain moment, que toute la petite église était prise. "Prise" par ce vieux et simple pasteur, par ce mauvais organiste, par ces arguments frustes. Pourquoi?

Parce que ces Anglais qui avaient passé la semaine à se débattre parmi les petites difficultés de la vie, assaillis par tous les misérables soucis que prescrit la civilisation: contrats, disputes, rendez-vous, examens, comptes, intérêts, tromperies, affaires, etc. - se plongeait dans ces conceptions simples, grandioses et pures que la religion leur proposait, comme dans un bain réparateur.

Cette cérémonie offrait, finalement, le spectacle solennel du moment où l'on oublie les choses mesquines de la vie pour rechercher les choses grandes; elle évoquait la vie d'un point de vue universel et éternel.

Je voyais ces gens frémir lorsque retentissaient dans l'église ces mots substantiels, élémentaires

et grands: Terre, eau, désert, univers, âme et corps. Je sentais que les misérables questions de marché, de lunch, de *breakfast*, de thè, toutes ces pauvres préoccupations des repas se sublimisaient à leurs yeux lorsqu'ils l'entendaient exprimer par le mot "nourriture". Et, quand le pasteur disait "pain", les croyants pensaient à quelque chose de plus universel et de plus religieux qu'au *bread and butter* du petit déjeuner. Les pensées qui traversaient de temps en temps leurs cerveaux simples, les instruments dont ils se servaient, tout ce qu'ils voyaient à la ville ou à la campagne, toutes ces choses que l'accoutumance leur avait rendues banales, et dont la destination et l'usage quotidien avaient avili, rapetissé le sens initial, reprenaient pour une heure leur aspect primitif; elles s'offraient à eux purifiées, comme aux yeux des enfants et des poètes; débarrassées de toute la moisissure dont la vie civilisée les avait revêtues; elles leur apparaissaient resplendissantes et brillantes comme les couleurs des toits et des feuilles après la pluie. En cette berne de discours biblique et de sermon moral, les Anglais trouvaient leur révélation hebdomadaire de *la vie*.

IV

Hypocrisie ou contradictions?

1. La pruderie anglaise

Les Latins, habitués à organiser leur vie logiquement, sont déconcertés quand ils constatent que ce mysticisme, qui ne dérange en rien ni les usages ni une morale à vrai dire très peu chrétienne, peut prospérer au travers de mille contradictions. Ils ont peine à comprendre comment l'Etat, d'une part a fondé un culte, de l'autre a institué le *birth-control*, c'est-à-dire un bureau pour la propagande du malthusianisme pratique; et lorsqu'enfin ils comparent l'idée que les Anglais se font de la religion, par exemple, à celle qu'ils ont de l'amour, eux et les Anglaises surtout, ils concluent que les Anglais sont des hypocrites.

Au point de vue de la morale, la société anglaise nous semble, en effet, un contresens.

Les hommes arrivent souvent vierges au mariage; par contre on ne peut en dire autant de beaucoup de jeunes filles, même dans les hautes classes. Tout en étant chaste et plus froid que le Latin, l'homme n'attache que peu d'importance à la virginité de la femme qu'il épouse, il ne la lui demande pas en l'épousant, et celle-ci ne la défend pas. Les *flirts* sont publics, très libres et sans limites reconnues par la société. Et pourtant, même si nous ne sommes plus au temps légendaire de la "pruderie" victorienne durant lesquelles on ne pouvait pas prononcer les mots "jambe" ou "chemise" sans faire rougir un salon, la conversation anglaise est infiniment plus châtiée que chez nous et évite en général toute allusion à l'amour.

Venant de Paris, où l'amour est le sujet général de conversation dans les salons de tous les milieux, le port auquel, comme un navire sur une mer inhospitalière, n'importe quel entretien finit par échouer, quelle stupeur j'ai ressentie quand je me suis trouvé dans cette atmosphère courtoise, glaciale et inquiète des salons de Londres, où il semble entendu que dans une conversation générale il faut éviter, autant que possible, ce sujet.

Au début, je voyais avec étonnement surgir devant moi le tableau d'une vie dont l'amour est exclu, d'une société où personne ne veut penser à l'amour, dans laquelle l'amour ne joue aucun rôle, où tous se bornent, jeunes et vieux, hommes et femmes, à se rencontrer dans un salon pour parler toute leur vie de la pluie et du beau temps. Quand je m'aperçus que je m'étais trompé, je demeurai, en bon Latin, perplexe, stupéfait et incrédule en présence de ces contradictions: des hommes qui restent chastes souvent jusqu'au mariage, et des jeunes filles ayant souvent un amant avant de se marier; une société dans laquelle la virginité est sans importance, le *flirt* public est sans limite, et où cependant personne ne parle d'amour.

Mais conclure "hypocrisie" ne signifie rien.

Voyons plutôt comment ces contrastes peuvent s'expliquer.

Pourquoi, en effet, les Latins tiennent-ils tant à la virginité de la femme?

Avant tout pour des raisons sociales. Dans un pays où la virginité de la femme est la garantie universellement reconnue du mariage, une épouse qui n'est pas vierge est pour le mari une source de ridicule, d'inquiétude, de compassion.

D'autre part, le Latin voit dans la virginité une garantie de paix future, la certitude que la jalousie rétrospective ne le torturera pas. L'amour chez les Latins est tellement envahissant et profond, continu et vaste, qu'il embrasse tout, le présent et le passé; comme cet amour est en grande partie physique, rien ne le tourmente davantage qu'une jalousie physique, fut-ce d'actes morts. De plus, la virginité fait espérer que la femme sera honnête après le mariage puisqu'elle l'était avant. A ce besoin de sécurité s'ajoute le vif amour-propre sexuel d'un homme qui veut être le premier à révéler à sa femme les joies mystérieuses de l'amour.

Vice-versa, du fait que chez les Anglais l'amour demeure renfermé dans son propre compartiment, et est plutôt sentimental que physique, l'Anglais sait qu'il ne souffrira pas de jalousies rétrospectives. Le passé d'une femme ne le regarde pas. D'autre part, une jeune fille qui a eu un amant avant de se marier n'inquiète plus personne en Angleterre, où le cas est fréquent mais où il n'y a par contre que peu d'adultères.

Ajoutons à cela le fait que les Anglais sont sexuellement timides et que les hommes qui demandent la timidité à la femme quand ils sont experts lui demandent en général de l'expérience quand ils sont timides.

Qu'en Angleterre les drames sexuels entre époux soient fréquents, on le comprend en voyant les centaines de livres qui, dans les vitrines des libraires et dans les kiosques de journaux promettent de révéler le mystère de l'amour à ceux qui s'apprentent à se marier sans le connaître. L'amour est plutôt, au début, une raison d'inquiétude que de discorde pour l'Anglais. Il n'y a donc pas en lui, comme chez le Latin, un amour-propre sexuel très sensible.

Et l'idée de trouver dans sa femme une *collaboratrice* ou un maître, plutôt qu'un disciple, l'encourage au lieu de l'horrifier.

Enfin le fait que, depuis la guerre, les jeunes filles anglaises vivent indépendantes explique qu'elles aient adopté désormais la morale masculine plus que la féminine.

Mais la prudence de la conversation et la bonne tenue des salons anglais s'explique quand même.

Mon père, dans *L'Europa Giovane*, avait déjà observé que trop parler de choses amoureuses et abuser de paroles érotiques ou obscènes est une des caractéristiques des sensuels et que les Anglais, parce qu'ils sont plus froids, en ont une grande crainte. Je voudrais commenter et préciser cette idée en disant que l'amour pour eux reste, en dehors du mariage, la simple satisfaction d'un besoin physique, détaché de la vie, tandis que chez nous, du fait que les passions s'y mêlent, l'amour n'est pas quelque chose à part, mais un creuset dans lequel notre esprit est en état de divine criminalité. L'amour est pour nous le moment pendant lequel la vie respire, et nous n'estimons qu'il y ait passion en nous sinon quand la passion déborde.

Nietzsche écrivait: "le sentiment de vigueur accrue, de force pleine, surabondante, est commun à tous. Lorsque l'homme est dans cet état, ce qu'il voit et ce qu'il sent revêt la qualité de son enthousiasme; toutes les formes lui apparaissent amples, profondes, opulentes. Il s'abandonne alors aux choses, il les transforme à sa ressemblance, il leur donne son empreinte".

Ce qui a été écrit par un philosophe allemand est vrai pour l'homme latin; et cela explique comment les Latins peuvent parler d'amour sans honte, puisque l'amour et la vie sont une seule chose. Mais si l'amour se restreint au domaine physique et ne s' imagine que comme une contraction des muscles, il ne sera possible d'y penser sans déplaisance.

2. Une langue sans grammaire

Dans tous les domaines, d'ailleurs, surgissent des contradictions; toute la vie anglaise en fourmille. L'Anglais peut éprouver un sentiment religieux très profond et adopter une morale sexuelle fort libre; il peut jurer à l'Eglise que l'homme descend d'Adam et Eve, et affirmer à l'école qu'il descend du singe; il peut aussi frémir d'émotion quand, au sermon, il entend résonner les mots "abstinence", "tempérance" ou "homme juste et sage", et le soir rouler sous la table, ivre de *whisky*. Le même gouvernement qui, en Angleterre, se vante d'être celui d'un pays libre, peut menacer le Caire avec ses cuirassés parce que le Parlement égyptien veut approuver une loi libérale.

La façon dont l'on considère le travail est encore une autre contradiction. Tandis que chez nous le travail fait partie de la personne, de la personnalité, que nous distinguons travail et travail et que

(c'est un héritage d'une civilisation aristocratique, spéculative et pauvre) nous prêtons une vénération toute spéciale à l'oisiveté, les Anglais, eux, vénèrent le travail quel qu'il soit et, y voyant le rachat de la faute commise dans le *Paradis terrestre*, ils comprennent toutes les classes sociales dans cette peine universelle qui fait du travail l'inévitable *géhénne* dans laquelle pauvres et rois sont égaux. Par contre, en aucun pays comme en Angleterre, l'on ne sent plus lourdement le poids d'une société aristocratique qui a creusé un abîme entre les différentes classes, société où un marmiton est appelé "monsieur" un Tel, mais où un tribunal spécial de professeurs se réunit pour condamner à une amende et à un blâme solennel un étudiant de l'Université qui a été surpris en train de prendre son *light lunch* dans une auberge fréquentée le vendredi par des gens du marché, un étudiant d'Oxford ne pouvant pas mettre le pied dans un local fréquenté par le peuple.

Mais, dans toutes ces contradictions, il ne s'agit pas d'hypocrisie, il s'agit d'une *forma mentis* spéciale. Les Anglais divisent la vie en plusieurs mondes et ils oublient dans l'un ce qu'ils pensent dans l'autre. Ils ne sont donc pas à la fois religieux et immoraux, ou démocratiques et rétrogrades, ou encore dévergondés et prudes par *hypocrisie*, mais parce qu'ils manquent de la faculté de relier une chose à l'autre, parce qu'ils voient le monde comme composé d'une immense poussière de mondes différents.

N'oublions pas que la langue anglaise est la seule langue d'Europe qui n'ait pas de grammaire.

Ce fait m'est toujours apparu comme important.

Schopenhauer disait que "la grammaire est à la logique ce que le vêtement est au corps".

Il ne faut pas, en effet, exagérer et chercher dans la grammaire le parallélisme de la philosophie.

Mais il est certain qu'une langue sans grammaire est un signe psychologique révélateur.

Comment pourrait-on imaginer la civilisation latine sans sa grammaire? Et ne retrouve-t-on pas, dans leur grammaire, la finesse et la malléabilité des Grecs? Et si Cicéron avait eu à écrire en anglais, n'aurait-il pas conçu une autre philosophie? Et la grammaire française, si claire, si bien construite, et en même temps si minutieuse, si étudiée et élégante, n'est-elle pas le miroir de la France?

Malgré tout, la grammaire, qui relie les différentes parties du discours, est certainement la science qui s'approche le plus de la logique, puisqu'elle ne considère pas tant les choses en elles-mêmes que dans leurs rapports. Les Anglais, qui excellent à apprécier la valeur des choses en elles-mêmes, ont bien des difficultés à comprendre de quelle façon elles s'enchaînent.

Ils ont du monde une vision empirique, et la vie leur paraît comme un collier de perles de même grosseur dont on ne voit point le fil, ce qui leur permet peut-être de percevoir dans les faits des résonances que nous ne saisissons plus. En effet, à force de ne plus considérer les phénomènes en eux-mêmes, mais simplement dans leur rapport avec l'Univers, nous finissons par ne plus voir que le mécanisme du monde. Les Anglais, au contraire, qui considèrent chaque fait indépendamment des autres, les voient tous comme plongés dans la même immense énigme. L'ordre qui règne en Angleterre est si profond et si grand, le climat social si doux que, même sans avoir compris le secret des choses, on peut vivre dans une béate ignorance. Mais un Anglais, s'il venait chez nous, serait comme une mouche entortillée dans une immense toile d'araignée dont il ne réussirait pas à démêler les fils. Tout, dans la vie humaine, est en même temps cause et effet.

Les Anglais jouissent d'un grand ordre, parce qu'ils n'ont pas les vices qui pourraient le détruire ni les qualités qui servent à le comprendre.

Ils ne le comprendront jamais, justement parce que cet ordre leur permet de vivre ignorants et ne les oblige pas à réfléchir. Chez nous, notre désordre est dans un certain sens le premier stimulant de notre intelligence. Nous serions perdus si nous ne voyions pas le mécanisme de la société dans laquelle nous vivons.

On saisit ainsi comment les Anglais sont arrivés à une civilisation sociale et nous à une civilisation intellectuelle.

Deuxième partie

Une civilisation sociale

Civilisation sociale et civilisation intellectuelle

1. Bases de ces deux types de civilisation

Le monde comprend trois types de civilisation: la civilisation sociale, la civilisation intellectuelle et la civilisation industrielle.

Celle-ci me paraît être le privilège des Etats-Unis. Je ne trouve en Europe aucun exemple de civilisation industrielle, mais seulement des types de civilisations sociale et intellectuelle.

D'autre part, il faudrait savoir si une civilisation industrielle est vraiment une civilisation, ou si elle n'est qu'une coque vide. Une civilisation doit, avant tout, imprégner d'elle-même l'homme tout entier. Si la civilisation industrielle parvient à inculquer à l'homme certaines attitudes vis-à-vis du monde, elle n'est cependant pas autre chose qu'un immense cadre primitif, dans lequel on peut coordonner et utiliser des forces humaines, mais non modeler des intelligences. Une civilisation industrielle ne peut pas offrir à l'homme un système qui lui permette de juger les choses par lui-même; elle ne peut lui donner que des jugements tout faits.

C'est peut-être la différence qui frappe tout d'abord entre une civilisation véritable et une civilisation d'apparence: la première donne à l'homme un étalon d'après lequel il pourra mesurer toutes choses, tandis qu'une civilisation d'apparence lui présente les choses toutes mesurées.

Mais ici nous discutons de la civilisation européenne; je ne veux pas soulever la question de l'Amérique, ni celle de la civilisation industrielle; je me contenterai donc d'examiner le problème de la civilisation sociale et de la civilisation intellectuelle.

L'idée de cette distinction m'est venue en Angleterre. J'avais, jusqu'alors, vécu en Italie et en France, pays où la civilisation sociale n'existe pas, ou bien est trop mélangée à la civilisation intellectuelle pour qu'on la puisse reconnaître. Or, quand je me suis trouvé dans cette île surprenante, j'ai dû méditer sur une civilisation qui n'avait aucun point de contact avec celles que j'avais étudiées, bien que l'on ne puisse, néanmoins, la qualifier de barbare.

Lorsqu'un homme, habitué à une civilisation quelconque, se trouve devant le spectacle que lui offre une civilisation toute différente, son premier mouvement sera de rejeter celle-ci.

Pour beaucoup de modernes, comme jadis pour les Romains, le monde se divise en barbares et en civilisés, **et j'ai pu constater bien souvent que les Italiens et les Anglais se considèrent réciproquement comme des barbares.**

Ceci provoque des jugements singuliers, tel celui d'une Américaine, Katherine Mayo (*), qui, après un voyage aux Indes, considère les Hindous comme des barbares, en constatant qu'ils ne sont pas assez accueillants aux principes d'une civilisation industrielle.

Le second mouvement d'un homme qui a compris une civilisation différente de la sienne est, finalement, de renier cette dernière.

L'homme est, d'instinct, "absolutiste", et il n'admet pas plusieurs interprétations du monde.

Cependant la vérité est qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours sur la terre deux types de civilisations: l'une qui se fonde sur l'intelligence et la réflexion, l'autre, sur le sens moral et l'aptitude à l'action. **C'est à cause de cela, me semble-t-il, que la civilisation américaine, érigée sur l'aspiration des modernes à devenir plus riches et plus puissants, n'est pas un type de véritable civilisation.**

La civilisation anglaise est le vrai type d'une civilisation sociale, c'est-à-dire d'une civilisation qui enseigne aux hommes à vivre en tenant compte les uns des autres. Il n'est pas absolument nécessaire que l'homme appartenant à une civilisation sociale soit intelligent, cultivé ou artiste, mais il faut qu'il soit avant tout discret. Quand on a dit discret, on a tout dit parce que la discrétion comprend l'honnêteté qui empêche cet homme de léser les intérêts du voisin, une certaine tolérance qui lui impose d'en respecter les idées, et une certaine activité qui l'oblige à accomplir sans discuter sa part de travail.

Au contraire, la civilisation intellectuelle enseigne plutôt à réfléchir sur les actions qu'à agir selon des principes; elle donne plutôt un système spéculatif qu'un code pratique. Dans une civilisation intellectuelle, il n'est pas nécessaire qu'un homme soit discret, c'est-à-dire honnête, ni même moral dans le sens négatif que Schopenhauer reproche à Kant; mais il faut qu'il soit intelligent, cultivé, artiste. Les valeurs morales sont submergées par les intellectuelles et l'action par la spéculation. Dans une civilisation intellectuelle on permet à un artiste d'être immoral, dans une civilisation sociale on permet à un homme d'affaires d'être ignorant.

* Da Wikipedia. **Katherine Mayo** (27 janvier 1867 - 9 octobre 1940) est une chercheuse, historienne et nationaliste blanche américaine. Elle fait son entrée dans la vie publique en tant qu'écrivain politique prônant le nativisme protestant anglo-saxon blanc, l'opposition à l'immigration non blanche et catholique aux États-Unis, et à l'intégration des esclaves afro-américains récemment émancipés. Elle se fait connaître en dénonçant la déclaration d'indépendance des Philippines pour des motifs racistes et religieux, puis en publiant son œuvre la plus connue, *Mother India* (1927), dans laquelle elle s'oppose à l'indépendance de l'Inde vis-à-vis de la domination britannique. Son travail est reçu positivement dans les cercles proches du gouvernement britannique et parmi les racistes anglophiles américains, mais est critiqué par d'autres pour son racisme et son indophobie.

Katherine Mayo naît à Ridgway en Pennsylvanie. Peu de temps après l'obtention de son diplôme, elle commence à travailler en tant que chercheuse et historienne, en aidant Oswald Garrison Villard du *New York Evening Post* (dont le père était le propriétaire du journal) à préparer son livre *John Brown 1800-1859: A Biography Fifty Years After*, une biographie de John Brown, publiée en 1910. Oswald Garrison Villard est l'un des fondateurs de la Ligue anti-impérialiste et un officier de la National Association for the Advancement of Colored People. Sous son influence, Katherine Mayo rejoint la Mayflower Society et se rapproche des Filles de la Révolution américaine. Ces dernières s'opposent à l'immigration non blanche aux États-Unis, estimant que le pays appartient légitimement aux Anglo-Saxons blancs d'origine britannique et de confession protestante.

Plusieurs des premiers écrits de Katherine Mayo promeuvent l'anti-catholicisme et l'hostilité envers les mouvements d'indépendance contre la domination coloniale européenne. Elle combine dans ses écrits l'anti-catholicisme et le sentiment anti-philippin, qui s'opposent à l'indépendance des Philippines de la domination américaine. Ses premiers travaux journalistiques célèbrent le "caractère racial" anglo-saxon du nationalisme américain et encouragent à la xénophobie contre les immigrants irlandais catholiques, ainsi que contre les travailleurs afro-américains de plus en plus importants. Elle affirme que les "nègres" sont sexuellement agressifs et manquent de maîtrise de soi, ce qui en fait une menace pour les "innocentes femmes blanches anglo-saxonnes". Elle soutient la création de la police de l'État de New York et son contrôle des immigrés et des Noirs, dont l'implication dans le mouvement syndical, est selon elle une menace pour la suprématie blanche.

Elle devient célèbre pour son livre polémique *Mother India* (1927), dans lequel elle attaque la société et la religion hindoue et la culture de l'Inde. Son œuvre est accusée de racisme, d'impérialisme et d'indophobie, exprimant "tous les préjugés dominants de la société coloniale". À l'inverse, ses partisans allèguent la vérité de ses observations de première main. Selon les professeurs en science politique Susanne Hoerber Rudolph et Lloyd I. Rudolph, le livre est un des premiers exemples de "Gandhi Bashing" (dénigrement), écrit dans le but à la fois officiel et officieux des Britanniques de s'assurer le soutien des États-Unis dans le maintien au pouvoir du Royaume-Uni en Inde. [...]

Le livre fait sensation sur trois continents. Écrit en réaction aux demandes du mouvement pour l'indépendance de l'Inde vis-à-vis du Raj britannique, il évoque le traitement des femmes indiennes, les intouchables, les animaux, la saleté et le caractère des personnalités politiques nationalistes. Le livre génère la publication de plus de cinquante ouvrages et brochures critiques ainsi que d'un film homonyme. Il est brûlé en Inde et à New York, accompagné d'une photo de son auteure.

La Grèce a été dans le monde antique un pur exemple de civilisation intellectuelle. Fleur suave et resplendissante de l'intelligence, réjouissance funèbre du génie, la Grèce fut détruite par la cause même qui avait fait sa grandeur; elle avait épuisé toutes ses énergies vitales en chef-d'oeuvres de sculpture, de philosophie et de poésie, elle n'eut plus l'énergie nécessaire pour donner à cet effort de l'intelligence une charpente morale.

L'Angleterre nous donne, dans l'Inde, l'exemple d'une civilisation sociale écrasant une civilisation intellectuelle: l'Inde est, elle-même, un parfait exemple de civilisation intellectuelle.

L'équivoque qui sépare les Hindous des Anglais s'explique en partie si l'on tient compte de ces deux types de civilisation. Les Anglais méprisent les Hindous à cause de leurs défauts moraux (ils sont menteurs, luxurieux, on ne peut jamais se fier à eux; ils sont faibles, excitables, émotifs, etc.) et les Hindous méprisent les Anglais à cause de leurs défauts intellectuels (ils sont grossiers, ignorants; ils manquent de finesse, de sens artistique, de délicatesse; ils ne savent intellectuellement jouir de rien, pas même de l'amour). Ni les uns ni les autres n'ont l'air de s'apercevoir que les défauts et les vertus de l'Anglais comme de l'Hindou sont les fruits de deux civilisations opposées. La société anglaise ne demande pas à l'homme de connaître l'*ars amandi*, mais de tenir sa parole, tandis que la société hindoue ne lui demande pas d'être honnête, mais d'être intelligent et raffiné.

Quelles sont les qualités respectivement nécessaires pour fonder une civilisation sociale et une civilisation intellectuelle?

La tragédie de la société est renfermée dans cette question. En effet, à part de très rares exceptions qui resplendissent dans l'histoire comme un triomphe paradoxal de l'homme sur lui-même, comme un accommodement si étonnant des plus âpres contradictions humaines, que l'on pourrait l'appeler titanique, les hommes n'ont presque jamais réussi à concilier ces deux types de civilisation en une seule qui soit parfaite, et ceci parce que les peuples capables d'une civilisation intellectuelle ne sont généralement pas aptes à une civilisation sociale, et *vice-versa*. Le monde est ainsi destiné à se diviser en époques et en continents, où l'on ne peut avoir à la fois qu'une seule version du bonheur. Une civilisation intellectuelle ne fleurit que là où les hommes sont doués d'une vaste imagination, d'imagination, en effet, est le fondement de tout effort spéculatif et artistique, autant dans le domaine de la pensée que dans la vie quotidienne.

Cela ne signifie pas qu'une civilisation intellectuelle soit représentée seulement par les créateurs d'oeuvres d'art ou de pensées, elle est représentée par tous les hommes qu'elle a réussi à imprégner de son essence, et l'on peut parfois discerner le sceau de la civilisation à laquelle il appartient chez un paysan mieux que chez un philosophe. L'art de vivre, comme l'art d'écrire, ne repose que sur l'imagination.

2. L'Angleterre, modèle de civilisation sociale

L'Angleterre est maintenant le modèle le plus authentique de civilisation sociale que nous offre l'Europe. J'en ai eu un soir la preuve dans un *meeting* d'hommes et de femmes qui, après un bref discours destiné, comme la présure dans le lait, à faire fermenter le débat, devaient discuter de sociologie. Il y avait des lumières de la sociologie et des étudiants fervents de cette science nouvelle, des invités et des curieux.

Habitué aux brumes métaphysiques de l'Italie et à nos orgies spéculatives, je m'attendais à voir d'un moment à l'autre tous ces sociologues s'élever dans les espaces éthérés des lois, discipliner les phénomènes historiques par des règles abstraites et universelles, fruit de longues méditations sur le monde.

Au contraire, sur cinq orateurs qui prirent la parole ce soir-là, y compris l'orateur officiel, quatre d'entre eux émirent des propositions pratiques, qui n'avaient aucun rapport avec la sociologie. Le premier sociologue proposa de faire de la propagande en faveur de la sociologie auprès de tous les *Rotary Clubs*. Pourquoi de la propagande? Je n'ai jamais réussi à comprendre quelle idée cet Anglais devait avoir de la sociologie pour vouloir faire de la propagande à son sujet. Certes, si on l'avait invité à faire de la propagande pour l'histoire, la géographie, la géométrie ou la peinture, il en aurait été stupéfait.

Le second sociologue proposa que tous les assistants se réunissent à date fixe pour discuter de problèmes pratiques, suggérant à titre d'exemple, et je ne sais pourquoi, celui du charbon et des mines. Certainement le second orateur, et peut-être aussi le premier, doivent avoir confondu la sociologie, discipline intellectuelle, avec je ne sais quelle forme d'activité pratique. Sans doute le "problème du charbon" peut-il aussi trouver une petite place dans ce lit de Procuste qu'est la sociologie, mais toujours comme un exemple de quelque loi.

Un sociologue n'a pas à résoudre le problème du charbon, il doit en faire la philosophie.

Le troisième sociologue proposa de faire de la propagande en faveur de la sociologie auprès des industriels, qui eux, n'ont aucun respect ni de cette discipline ni de ceux qui la professent. Le quatrième orateur proposa de faire de la propagande, c'est-à-dire du bruit, afin que l'on imitât en Angleterre ce qui avait déjà été fait à l'Université de Columbia, et que l'on instituât une chaire "d'histoire de la civilisation".

Si donc l'on veut dresser le bilan des arguments exposés dans cette réunion, l'on voit qu'après un petit discours sans portée sur l'importance de la sociologie, il y eut quatre propositions d'action, dont trois de propagande.

L'Anglais, fruit d'une civilisation sociale, ne médite pas mais il agit. Quand il se trouve en face d'un problème, d'une discipline qui est toute spéculation, il songe à la servir en faisant de la propagande! En discourant sur le *Rotary Club* et les industriels qui ne prêtent pas assez d'attention aux sociologues, sur le charbon, source d'innombrables problèmes économiques, et sur les Américains qui nous ont tellement dépassés dans les voies du progrès, ces Anglais se sont donné l'illusion d'avoir discuté toute une soirée sur la sociologie, sans s'apercevoir qu'ils discutaient uniquement sur les moyens de la répandre, comme s'il s'agissait d'une marchandise à vendre. C'est qu'en vérité, pour ces Anglais, la sociologie et la marchandise ne représentaient pas deux problèmes entièrement différents: l'un et l'autre n'étaient que des prétextes à agir.

L'Eglise elle-même est une autre preuve de cette civilisation sociale. D'un certain point de vue, l'Eglise anglicane est en train de devenir une espèce de *confucianisme*. Les Anglo-catholiques, en effet, n'ont, pendant ces dernières années, fait que réagir contre l'appauvrissement de la magie en faveur de la morale, contre la lente consommation de la mise en scène et de la théologie au bénéfice de l'activité sociale et politique. Et si les Anglo-catholiques ont eu un aussi grand succès, c'est parce qu'ils représentent l'accommodement cherché entre le sentiment mystique des Anglais et leurs instincts sociaux.

Mais l'Eglise anglicane et quelques autres églises non-conformistes, toutes bourdonnantes de discussions dominicales sur les grands problèmes du jour, y compris la *Société des nations*, montrent comment des hommes simples, indifférents aux idées, ont au contraire soif de règles pratiques qui les aident à vivre en société, qui les guident à travers le labyrinthe d'un monde dans lequel chacun a le même droit de vivre. Confucius avait fait de la religion un code de vie; je crois que les Anglais s'entendraient mieux avec des confucianistes qu'avec les indolents adorateurs de Bouddha, dont l'idéal est de pousser au maximum la possibilité d'abstraction individuelle.

Un de mes amis, Francis Birrel, me disait que les Russes et les Anglais, bien que ne se ressemblant pas, s'entendent bien, car ils appartiennent tous les deux à des peuples préoccupés de "la conduite", c'est-à-dire des règles générales qui régissent les hommes.

Selon lui, à Oxford et à Cambridge, on discute surtout de "la conduite", et le grand problème d'un jeune Anglais pourrait être contenu dans cette formule: "Comment doit-on se comporter dans la vie?"

VI

L'Éducation sociale

1. Les Universités anglaises

Je n'ai pas réussi à savoir dans quelle mesure les jeunes Anglais renoncent à une partie de *foot-ball* pour se mettre à résoudre des doutes moraux: peut-être les étudiants qui, dans les *halls* des collèges d'Oxford, discutent tout en banquetant, tels les derniers descendants des personnages platoniques,

sur les problèmes “de la conduite”, sont-ils plus rares que me l’a dit mon ami. Mais il n’en est pas moins vrai que c’est là le fondement philosophique des universités anglaises. Que les étudiants en aient le sentiment bien clair, c’est moins certain; mais quiconque connaît un peu les universités d’Oxford et de Cambridge sait qu’elles visent vraiment et surtout à imprégner les étudiants d’une doctrine morale. Les étrangers qui reviennent d’une de ces extraordinaires petites villes moyenâgeuses en pierres noires où sont installés les collèges, qui ont passé sous les arcades et les portiques des cours où s’étalent des tapis d’herbe, géométriques et luisants, qui ont pénétré dans ces *halls* immenses assombris par les portraits d’ancêtres universitaires et hantés par des relents de cuisine, qui ont parcouru les routes fleuries de touffes anglaises et les rivières égayées de blanches barques, ces étrangers sourient des undergraduates qui, au milieu d’une mise en scène séculaire et savante, restent joufflus et ignorants. C’est qu’ils n’ont pas compris l’importance et la signification d’une “université sociale”.

En aucun pays l’instruction n’est aussi coûteuse qu’en Angleterre. J’ai calculé que pour amener un Anglais de la classe moyenne des *preparatory schools* aux universités (qui sont toujours des collèges) il faut au moins un demi-million de francs français.

En aucun pays peut-être y apprend-on aussi peu. Si, après qu’on a déboursé un demi-million pour son instruction, on s’amusait à interroger un licencié de Cambridge ou d’Oxford sur les éléments de science qui lui sont restés, on découvrirait que la lecture de l’*Hamlet* de Shakespeare lui a coûté vingt mille francs, et qu’il a fallu déboursier une livre sterling pour chaque vers de Keats. Mais en aucun pays autant qu’en Angleterre les universités n’ont une telle importance sociale. Oxford et Cambridge, en effet, entreprennent chaque année la fabrication des classes dirigeantes.

De ces jeunes garçons florissants, musclés et ingénus qui débarquent à Cambridge au sortir d’une *public school*, encore étourdis de se retrouver libres (et quelle liberté mesurée!), il s’agit de faire des fonctionnaires capables de se débrouiller dans leur patrie ou aux colonies, des hommes d’affaires moyens.

Raisonner sur “la conduite”! cela nous paraît oisif, à nous qui depuis l’adolescence sommes plongés dans le tourbillon du monde, qui, à vingt ans, avons déjà parfois traversé des circonstances difficiles. **Dans les pays latins, la vie ne commence pas après la thèse, mais avec l’école primaire. A l’Université, le Latin arrive souvent déjà “formé”, plus souvent encore “déformé”. En France, en Italie, l’étudiant manque les cours, non pour aller ramer sur la rivière, mais pour gagner la somme qui payera un enseignement dont le seul but est celui d’un diplôme final.**

Les universités latines sont, en effet, presque toujours, le bruyant abri de jeunes gens sales, épuisés, préoccupés, agités et déjà hommes, quelques-uns maris et pères de famille, beaucoup nantis d’une maîtresse, et pour tous ces étudiants le diplôme ne représente qu’un billet à la loterie de la fortune. L’Université est le premier champ de bataille où le Latin avide et méfiant exerce ses muscles pour le combat de la vie.

Bien différente ou largement aidé par des bourses d’études, débarque presque en songe d’une *Public School*, où il a franchi les frontières de l’adolescence comme un poisson dans un aquarium, regardant le monde à travers une vitre, contre laquelle il se cognait de temps en temps. Il n’a encore ni lutté, ni aimé. Il ne s’est aperçu ni des intrigues, ni des difficultés, ni des injustices, ni des miracles, ni des fortunes, ni des surprises du monde; il connaît seulement les dangers du *foot-ball*, les ressources d’une raquette, les avantages et les désavantages de la rame. La vie lui apparaît comme un schéma, dont le *sport*, simplification arbitraire, réglée par la force et la *chance*, est le modèle. Riche de quelques notions élémentaires, d’une certaine docilité, de beaucoup de santé, il s’installe, avec l’étonnement satisfait de faire partie de cette fabrique séculaire qu’est le *Collège* universitaire, qu’il décore aussitôt d’une cartouche brillante de pipes. Il se fait couper des pantalons très larges et les relève jusqu’à la moitié du mollet; il assortit la couleur de sa cravate à celle de sa chemise et les chaussettes aux chapeaux; il achète une bicyclette rouillée et le voici prêt: l’Université l’absorbe et entrois ans en fait un gentleman anglais.

L'élégance même est, en ce cas, le signe discret d'une civilisation sociale: les jeunes gens, en effet, apprennent avant tout, à Oxford et à Cambridge, à s'habiller. Professeurs et étudiants surveillent avec une méticuleuse pédanterie leurs cravates respectives, parce que le costume est considéré comme la première écorce du *gentleman*, et comme au couvent ou sous les armes, il est soumis à bien des règles.

Oxford et Cambridge sont des espèces de casernes intellectuelles, de couvents laïques.

Bien peu de femmes embellissent ces deux royaumes de l'homme, et l'étudiant qui serait surpris avec une femme serait immédiatement chassé de l'Université, comme du Mont Athos.

Les quelques récents collèges de femmes, construits ces dernières années et manquant visiblement de traditions, ne suffisent pas à tempérer, par la grâce du sexe faible, l'austérité virile des universités anglaises. Les étudiants ne peuvent rentrer le soir au Collège après une certaine heure; comme nous l'avons vu, ils n'ont pas toujours le droit d'aller déjeuner où il leur plait. Ils ont un certain nombre d'heures consacrées aux *sports*, et plusieurs aux visites. Et les cours? Ils vont aussi aux cours; mais il y a un article du règlement qui dévoile que les cours sont la partie la moins solennelle du programme des universités: il n'est d'aucune importance, en effet, que l'étudiant ait, à la fin de l'année, des signatures qui attestent son assiduité aux salles universitaires, il suffit qu'il prouve avoir dormi un certain nombre de nuits dans le lit du *Collège*.

Personne n'étudie donc à Oxford et à Cambridge? Non. Un professeur me disait qu'à l'Université règne ce principe: quand on trouve un étudiant qui a vraiment le feu sacré de la culture, professeurs et tuteurs font de leur mieux pour le développer. En faisant travailler qui en a vraiment envie, d'une manière autre que ceux qui désirent seulement obtenir un certificat ou un parchemin, ils créent des élites qui arriveront facilement aux plus hauts grades de la hiérarchie universitaire. Au contraire, aux étudiants ordinaires, qui dénotent plus d'aptitude à jouer au *foot-ball* qu'à traduire Platon, professeurs et tuteurs enseignent à tenir une promesse, à être justes, bien éduqués, discrets; ils leur enseignent encore l'étiquette de la table, et toutes les règles morales et sociales qui doivent être le cadre d'un *gentleman*, et ils leur apprennent finalement à devenir - pourquoi pas? - *champion de foot-ball*. Les Anglais pensent qu'il vaut mieux être *champion de foot-ball* que médiocre helléniste, et que, lorsqu'un homme a une base morale solide et les quelques connaissances nécessaires pour vivre, il a tous les droits d'ignorer les mystères de l'aoriste.

Cela explique l'ordre établi et rigoureux de ces petits couvents, dans lesquels les étudiants l'éducation sociale sont beaucoup plus en contact avec les professeurs que dans nos universités, et dans lesquels ces contacts ont beaucoup plus d'importance que les leçons. Ce contact se fait en partie grâce aux tuteurs, c'est-à-dire aux *maîtresadjoints* qui ont à s'occuper de quatre ou cinq étudiants au plus; en partie grâce aux compétitions sportives que maîtres et élèves disputent ensemble; en partie et surtout aux circonstances inévitables de la vie du collège qui les rapprochent les uns des autres. Le professeur mange, dort, bavarde, travaille avec l'étudiant.

L'étudiant peut l'inviter à déjeuner et discuter avec lui comme s'il était un compagnon, lui faire passer à tous moments un redoutable examen de questions. Tout cela explique le prestige des universités anglaises.

L'homme qui est sorti d'Oxford et de Cambridge porte une marque de fabrique: on sait qu'il a été, jour après jour, heure après heure, poli et repoli par un milieu des plus purs; on sait qu'il est resté trois ans au milieu de jeunes gens appartenant aux familles les plus illustres et les plus riches de l'Angleterre; qu'il a passé ces trois années à échanger des visites avec les jeunes représentants de l'élite anglaise, à vivre, plus qu'une vie d'études, une exceptionnelle vie mondaine; on sait qu'il s'est fait là de hautes relations dont il pourra se servir un jour; on sait enfin qu'il parle et prononce bien l'anglais.

Miroir fidèle et modèle du pays, l'Université aide donc à comprendre l'Angleterre: à Oxford et à Cambridge, on est comme dans l'arrièreboutique de l'orfèvre, où les artisans modèlent, le creuset sur la flamme, les métaux précieux.

Ici l'on a la preuve, et mieux que la preuve, le spectacle clair d'une civilisation sociale en

maturation; car, dans un pays social, les universités sont naturellement sociales.

“L’homme social” qui sort d’Oxford ou de Cambridge est donc le modèle de tous les citoyens de l’Angleterre; les universités, qui en forment ainsi quelques milliers par an, suffisent de cette façon à donner leur empreinte à tout le pays.

**

2. Les Anglais et les bonnes manières

Il ne faut pas s’étonner que les universités anglaises soient avant tout des écoles de bonne éducation. Dans aucun autre pays la vie n’est aussi rigoureusement, aussi schématiquement réglée dans tous ses détails par la bonne éducation. Le code de la table et celui des vêtements sont parmi les plus sévères du monde. Une espèce de perpétuelle cérémonie introduit, dans les relations, je ne sais quoi d’affable et en même temps de conventionnel, de déterminé et, par conséquent, de glacé, qui est comme l’ombre de la règle. En effet, lorsque tout ce que l’on veut exprimer est réglé, il est difficile pour quelqu’un de faire sentir, dans ses propres actions ou dans ses paroles, qu’il y a quelque chose de plus que du conventionnel.

Mais celui qui rirait de ces conventions aurait tort, parce que les “bonnes manières” sont peut-être un des fondements de toutes les civilisations sociales, et par conséquent de l’Angleterre elle-même. Dans un pays, les “bonnes manières” sont d’un secours plus précieux que le code pénal.

Personne ne peut imaginer les souffrances qu’évitent ces conventions d’apparence purement décoratives. Combien d’inimitiés, de rancunes, de haines sourdes se créent en Italie, qui font de notre vie une lutte âpre et continuelle, du fait que personne ne pense à remercier d’un bienfait reçu! La bonne éducation enseigne que quiconque a bénéficié de quoi que ce soit, voire même d’un petit service, doit remercier et, quand l’occasion s’en présente, rendre service à son tour. Dans un pays où l’on met en pratique ce précepte, les hommes jouissent des avantages d’une instinctive et universelle franc-maçonnerie.

Les hommes ne sont pas tous des saints, et peu d’entre eux ont la force de rendre service uniquement par amour du prochain; le plus grand nombre, s’il rend service, c’est parce qu’il escompte la gratitude dont il aura droit de jouir, la joie d’un remerciement et, peut-être, l’espoir de recevoir un jour quelque chose en échange. Les “bonnes manières” sont, somme toute, des conventions par lesquelles on fixe le prix de la gratitude; c’est-à-dire qu’elles établissent, de façon stable, combien vaut un service et dans quelle mesure il doit être payé de retour. Dans une société où l’on connaît la valeur exacte de ces services et les règles par lesquelles on s’en acquitte, les hommes se rendent véritablement service, chacun vit alors dans une atmosphère douce et bonne, dans laquelle donner et recevoir s’équivalent, et par conséquent où l’on a toujours envie de donner. Qui pourrait calculer les avantages d’une société qui possède le sens de cet échange continu? Souvent le bien qui pourrait transformer toute la vie d’un homme, le bien que cet homme ne peut réaliser que par des années de douleur, ne nous coûte, à nous, qu’un très petit effort. Les “bonnes manières”, parce qu’elles nous enseignent à faire ce petit effort, permettent bien des joies précieuses, évitent bien des heurts inutiles, font que toute la société jouit d’une profonde sérénité. Dans un pays qui ignore les “bonnes manières”, il arrive que non seulement les hommes ne se rendent le plus souvent aucun service, mais encore que celui qui a reçu quelque chose se retourne contre son bienfaiteur, parce que le sentiment d’avoir une dette qu’il ne sait ou ne veut payer lui pèse, et qu’il espère, par cette attitude ingrate, désinvolte, libérer sa conscience du vague remords de n’avoir pas fait quelque chose qu’il aurait dû faire, sans qu’il sache exactement quoi. Il arrive ainsi que celui qui a rendu service ne reçoit en échange ni gratitude, ni remerciement, mais de la haine seulement. Bien rares sont ceux qui ont le courage, en de telles conditions, de rendre service à des amis, puisque en le faisant ils risqueraient de perdre leur amitié. La société qui n’enseigne pas les bonnes manières est donc privée de cette gratitude et de l’avantage positif de cet échange de services qui est comme une sorte d’instinctive division du travail.

Tout seul, au milieu d'une foule indifférente, l'individu doit travailler dur pour vivre, beaucoup plus durement et mélancoliquement que s'il était contraint d'aider les autres et que si les autres étaient contraints de l'aider.

Les "bonnes manières" sont les règles de cette politesse qui est le fondement de la civilisation sociale de l'Angleterre; elles en sont en un certain sens les fruits; à son tour la politesse est le fruit de ces "bonnes manières". Dans le monde tout se mélange et se repercute. Bien élevés et polis, les Anglais ont ainsi résolu ce paradoxe d'une vie dans laquelle les hommes sont à la fois libres, solitaires et amis. Ce qui, en France, est actif, en Italie négatif, est en Angleterre, s'il est possible d'unir deux formes qui semblent se contredire, à la fois vigoureux et passif. En France, on se recherche; en Italie, ou l'on s'évite ou l'on se blesse; en Angleterre, on ne se recherche ni ne s'évite, mais lorsqu'on se rencontre, on s'applique à ne pas se vexer mutuellement.

VII

QUELQUES EFFETS D'UNE CIVILISATION SOCIALE

1. L'amour non transfiguré

L'amour est un sentiment universel: il est donc le levain de toutes les civilisations? Non, l'amour ne devient le ferment le plus vigoureux d'une civilisation que là où il a été transfiguré, où il n'est plus qu'un sous-entendu.

* *

Comparez l'Italie, la France et l'Angleterre.

En Angleterre, l'amour, dans son compartiment, occupe, comme nous avons vu, à peu près la même place que la bonne éducation dans le sien. En Italie, l'amour est peut-être la préoccupation universelle. Quand on se promène à la tombée de la nuit dans les rues de nos villes, on ne voit dans tous les regards que désirs, langueurs, et vagues espoirs. Hommes et femmes, hallucinés par les images qui glissent sur les glaces des vitrines illuminées, se scrutent en espérant découvrir dans quelques-uns de ces centaines d'yeux luisants, un signe, une chance, une promesse, une garantie d'amour. On croirait voir une immense toile d'araignée symbolique formée des mille fils qui relient entre eux ces regards, une toile continuellement défaite et refaite, à la fois éternelle et fugace. Mais ici, l'amour est une passion que l'on ne peut vraiment appeler qu'amour; il n'est presque toujours qu'un sentiment physique: désir d'union. On a tout dit lorsqu'on a parlé de possession. Il n'y a ni sous-entendu, ni transfiguration. L'amour est un désir qui ne sous-entend aucune action générale, mais qui a un but très simple en soi-même; c'est l'amour pour l'amour, la possession pour la possession.

On en parle continuellement parce qu'au lieu d'être comme en Angleterre renfermé dans son cadre, l'amour est pour un Italien l'axe de rotation de la vie. Mais c'est un amour élémentaire et orageux, qui bouleverse l'homme sans le changer, le possède sans le façonner, justement parce qu'il reste ce qu'il est: de l'amour.

A Paris l'amour est transfiguré. On aime dans tout l'univers; on n'en parle en aucun pays comme à Paris. Là triomphe une espèce d'adoration de l'instinct, que seules peuvent se permettre les civilisations raffinées et mûres.

L'amour est, à Paris, le dieu secret et le désespoir de cette multitude choisie que l'on rencontre, comme baignée de flamme, dans ces salles scintillantes et molles, où la douceur opaque et sourde des tapisseries tempère et encadre la splendeur des bijoux épars sur la blanche chair des femmes. Que cherchent, que désirent, que pensent tous ces groupes discrets et souriants d'hommes et de femmes qui se retrouvent chaque soir dans le fastueux décor de leur drame intime?

L'amour est l'ouragan qui les emporte. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter Paris, de trois mois en trois mois et de retrouver les mêmes milieux, comme des tableaux variés, formés des mêmes cubes, détruits et reconstruits chaque fois par les tragédies de l'amour.

Qui pourrait, en effet, résister à l'invite de cette atmosphère incandescente? La Rochefoucauld

s' est demandé combien d'hommes aimeraient s'ils n'avaient jamais lu un livre d'amour. On peut se demander combien d'hommes n'aimeraient pas dans un monde parvenu à ce degré de fusion brûlante.

L'on a dit que l'amour est un dissolvant; on se convainc au contraire, à Paris, qu'il est le ressort de toute la grandeur française.

Pourquoi? Parce que l'amour a été transfiguré.

Tout l'édifice de la civilisation française repose sur la base de ce sentiment énorme, sauvage et universel; une civilisation qui a réussi à maîtriser un orage, et à le soumettre, tel une brise propice, au service de ses voiles tendues, n'est-elle pas admirable? Paris a su discipliner cette passion dont la nature même est d'être sans règles, et donner un but et des digues à cette force qui serait au plus haut degré créatrice en toute civilisation si elle ne s'égarait pas dans sa violence même. L'amour, en France, n'est pas resté à l'état d'amour, c'est-à-dire d'amour physique, ou même sentimental, mais il s'est transformé en art, en littérature, en ambition, en action. La France s'est servie de ce sentiment, dont ses meilleurs fils étaient secoués et torturés, pour les obliger à travailler, à créer. Dans toutes les oeuvres d'art, dans tous les romans, dans tous les poèmes, dans toutes les entreprises guerrières, les révolutions, les beaux gestes, les actes héroïques, et les sacrifices stoïques de l'histoire de France; dans toutes les épopées religieuses et philosophiques de sa vie spirituelle; dans tous les grands faits de sa vie politique, il y a un sous-entendu d'amour, il y a le ferment de l'amour. Les femmes françaises, infiniment intelligentes, ont été les divinités qui ont réussi à dompter d'une baguette magique cette tempête qui jaillit du Niagara des sentiments. Au lieu de s'accrocher à l'amour et de le garder tout entier pour leur plaisir personnel, les femmes ont eu en France le courage et la force de l'exalter; et renonçant à ce qui, dans l'amour, était simplement amour, elles se sont servies de ce levain d'action pour pousser l'homme qui les aimait aux grandes oeuvres qui les ont rendus immortels. On comprend ainsi que tout le monde, à Paris, parle d'amour, et l'on ne peut appeler sincèrement passion corrompue une énergie si créatrice.

En Italie, donc, l'amour est l'axe de la vie individuelle mais reste amour. En France, il est l'axe de la vie sociale, et il est transfiguré.

En Angleterre il n'a aucune importance, et reste, comme en Italie, amour.

On peut dire, du point de vue social, que l'amour en Angleterre ressemble beaucoup plus à ce qu'on appelle amour en Italie qu'à ce que l'on nomme amour en France, parce que dans ces deux pays l'amour est une passion non transfigurée. Mon père a écrit, dans l'*Europa Giovane*, que pour un Italien qui n'a pas su transmuier son désir en oeuvres importantes, cette passion est plutôt un embarras qu'un ferment, et que pour l'Anglais l'indifférence amoureuse devient finalement une force, puisqu'elle lui permet de s'adonner à son travail, la tête libre de ces angoisses et de ces inquiétudes continuelles qui font parfois de l'amour une source de destruction.

Mais s'il est vrai que l'Anglais est plus fort parce que le poids de l'amour ne l'opprime ni ne l'embarrasse, il est vrai également qu'il est plus faible parce qu'il ne possède pas, dans sa vie active, le levain de l'amour. Ce stimulant est entièrement absent de la civilisation anglaise.

Dans les grandes actions, comme dans les grandes oeuvres de l'Angleterre, il n'y a jamais le sous-entendu de l'amour.

Les femmes, seules créatures de l'univers qui sachent, virtuoses du sentiment, jouer des cordes de la passion comme d'une harpe, ne pensent pas, en Angleterre, à exciter chez l'homme une passion capable de grandeur.

Pour le Français, l'amour est le suprême ressort de l'action. Pour l'Anglais, la richesse, la puissance, le confort, la paix, la gloire, l'intérêt politique, l'économie, la finance, le *sport*, la discussion sont de plus puissants stimulants que l'intérêt que l'on porte à l'amour.

C'est là une preuve nouvelle de ce que nous avons dit: que nous nous trouvons en Angleterre en face d'une civilisation sociale. L'amour, comme base essentielle d'une société, est le privilège d'une civilisation intellectuelle. Pourquoi? Parce que l'amour ne devient un sentiment profond que quand l'homme réfléchit.

Pour quelle raison l'amour chez les animaux, chez les sauvages, chez les paysans, est-il moins tempétueux que chez les autres hommes civilisés en général? pourquoi est-il plus douloureux chez les hommes des villes, et plus encore chez les intellectuels, sinon parce que les animaux ne réfléchissent pas, que les sauvages ne réfléchissent que peu ou point, et que, si les paysans réfléchissent, c'est à autre chose? A mesure que les hommes vivant en société acquièrent par la lecture de l'intérêt pour l'amour en général, et le besoin et la capacité de réfléchir sur leurs sentiments, l'amour s'exalte, les domine, les blesse, les comble de joies toujours plus grandes et de douleurs toujours plus profondes.

Pour qui ne réfléchit pas sur son sentiment, l'amour n'est qu'un désir physique, mélangé d'un brumeux désarroi moral. L'amour se complique, avec la civilisation, parce que l'homme commence à y réfléchir. Quand on considère la nature de chaque sentiment, qu'on l'évalue par rapport à tous les autres, il s'enguirlande de songes; alors toute pensée, tout soupçon se gonflent de raisonnements qui semblent aussi bien justes et logiques que faux et sophistiques. Et l'on voit naître enfin chez l'homme, qui jusqu'alors avait vu clair en soi et en l'être aimé, cet universel obscurcissement des idées, ce trouble de la lumière et de l'air qui fait de l'amour un moment tragique, non par la douleur que les faits imposent, mais par l'égarement qui se produit quand on cherche à les interpréter. L'homme ne se sent plus à l'échelle de l'univers; il ne connaît plus la valeur exacte de chacun des moments de sa vie et il ne les proportionne plus avec les moments passés. Les guirlandes de rêves qui ornent chaque pensée, la déforment et la rendent méconnaissable; les raisonnements se font démesurés sur leurs bases illusoire, comme les images du délire, et écrasent chaque petite certitude sous une énorme et inutile masse de carton-pâte, prête à s'écrouler sans bruit et à renaître en une nuit comme des palais d'exposition, sur cet espace d'âme malade qui a à peine la force de les soutenir.

Plus l'homme s'égare et chancelle, plus lui échappent les réalités des choses, et plus il cherche, avec une intelligence prise d'une inutile et furieuse excitation, à reconstruire ces raisonnements qui s'effondrent, à donner forme à ces guirlandes vides, colorées et molles, et à se remettre à l'unisson du monde.

La tragédie de l'amour et la riche moisson de ses fruits sont le résultat d'une lutte, non de l'homme contre la femme, mais de chacun d'eux contre soi-même. En l'étudiant, on peut discerner de sublimes vérités, percevoir les secrets ressorts cachés dans le sous-sol de la vie humaine; parce que l'homme plongé dans la souffrance ne peut s'en consoler qu'en la plongeant elle-même dans l'univers, en la mesurant, en la disciplinant par les nécessités d'une loi. L'homme qui aime, et souffre en conséquence, tend ainsi à découvrir les lois universelles qui régissent le monde, et parvient à plus de maturité et de bienveillance.

Mais, de même que le paysan occupé de ses champs, de ses boeufs, du temps et de l'ordre des saisons, marié en vue des enfants à venir qui l'aideront dans son labeur, ne pense pas à l'amour, ne réfléchit pas sur son sentiment, mais le considère tranquillement comme un objet en soi, bien visible, solide et clair; ainsi les peuples à civilisation sociale, occupés de politique, de finance, d'industrie, d'économie, de sport, et désireux de confort, de paix, de gloire, de puissance, de richesse, de force, ne sacrifient pas à l'amour autant de temps et d'intérêt que les peuples à civilisation intellectuelle.

En revanche, ils ne peuvent pas utiliser dans leur vie active ce sentiment, parce qu'ils n'y réfléchissent pas, ou y réfléchissent peu. L'amour est un privilège des civilisations intellectuelles parce qu'il naît plus de la réflexion que de l'action, plus de l'activité intellectuelle que de l'activité morale.

L'amour, en effet, même en tant que plaisir, sans cette force intellectuelle qui le raffine, qui en fait jouir continuellement par avance, n'est qu'un simple incident physique de peu de durée et renouvelable de temps en temps! il n'y a pas de véritable plaisir amoureux si l'homme n'arrive pas, en aimant, à se contempler soi-même, à se savoir heureux. La civilisation sociale enseigne à

enfermer l'amour dans des lois, mais non à le faire briller et resplendir. L'amour, dans une civilisation sociale, est comme une mer sans soleil sous un ciel couvert de nuages.

2. L'Anglais dans la famille et dans la société

Pour nous convaincre que l'Angleterre est une civilisation sociale, il ne nous reste plus qu'à comparer l'Anglais dans la famille avec l'Anglais dans la société, et nous verrons comment un homme peut être à la fois un mari indifférent et un citoyen modèle. Remarquez que cette antinomie est quelquefois plus nécessaire que beaucoup ne veulent l'admettre.

Il y a en effet des pays où la famille est bien constituée et la société plongée dans le chaos, et des pays dans lesquels la famille est désunie, dispersée, et la société ordonnée et harmonieuse.

Non seulement la famille ne dépend pas de l'état général d'une civilisation, mais j'ajouterai que, dans certains cas, l'intérêt qu'un homme porte à sa famille croît au détriment de celui qu'il a pour la société; et, qu'en cela, la famille et la société sont en opposition. Je n'entends naturellement pas dire ici qu'il y ait intérêt à détruire la famille au nom d'un principe social; la dissolution de la famille entraînerait pour les sociétés des malheurs que l'on ne voit pas encore aujourd'hui, qu'on entrevoit à peine; mais il est évident aussi qu'une éducation familiale qui enseigne à placer la famille au dessus de tout et à ne vivre que pour elle, une sorte de religion laïque de la famille, est dangereuse et préjudiciable à une société moderne. Celle-ci demande parfois à l'homme de s'oublier au nom d'intérêts universels, plus vastes que les intérêts mineurs de ses enfants et de sa femme. L'ordre social fondé sur la famille rappelle en quelque manière l'ordre barbare; il est parfois égoïste et antisocial. Et cela parce que la religion de la famille est avant tout, pour tout homme, la religion de sa propre famille, ce qui sous-entend, par conséquent, un état latent de lutte entre sa famille et toutes les autres. La religion de la famille peut être aussi, au nom d'une étroite et pauvre morale barbare, une forme d'indifférence à l'égard de tout ce qui arrive aux autres. Elevé dans le culte de sa famille, l'homme qui aurait à choisir entre deux biens dont l'un serait au profit de tous, et l'autre à celui de ses enfants, choisirait toujours ce dernier.

La civilisation anglaise a voulu donner à ses citoyens une éducation sociale, au lieu d'une éducation familiale. Les Anglais ont été éduqués, en dehors de la famille, dans de grands collèges où les maîtres les ont imprégnés de hauts principes sociaux. Devenus eux-mêmes chefs de famille, ils sont des citoyens plus que des maris. Ils sont plus au courant des affaires du pays, de l'état d'âme des électeurs, des conseils d'administration, que des aspirations, des sentiments de leurs femmes. Pour accomplir leurs devoirs de citoyens, ils sont prêts toujours à abandonner leurs devoirs d'époux. Vis-à-vis de leurs femmes, ils se vantent comme d'un mérite suprême de ce qui, pour une Latine, serait une injure: "d'être discrets"». Ils sont en vérité d'une discrétion si profonde qu'elle ressemble trop, parfois, à l'indifférence. Le mariage est régi par des lois précises, mais les sentiments pris dans le réseau de ces lois se fluidifient, s'embrument et il en résulte une courtoise négligence.

Nous verrons par la suite les désavantages d'une telle éducation. Considérons tout d'abord comment elle se répercute dans la vie sociale et politique. Le premier fruit de cette éducation sociale est excellent. On peut dire que les Anglais sont les électeurs et les députés les plus honnêtes que l'on puisse imaginer. Ce n'est pas là un bien qu'on trouve facilement dans le monde, et d'une valeur médiocre. **Eux, les Anglais, qui ne savent pas comparer, s'étonnent quand on le leur dit et, tout de suite, ils rappellent quelque rare cas notoire de corruption électorale qui fait sourire tout autre Européen.**

Un jour, je pris à la course, malgré les hurlements du conducteur, une rame de métro qui s'ébranlait et je me trouvai enfermé par erreur dans un petit réduit réservé au personnel.

Le contrôleur vint immédiatement me libérer, mais il ne me laissa pas m'asseoir dans le compartiment avant de m'avoir exprimé, en présence de quarante personnes curieuses et amusées, et à ma grande confusion, sa profonde colère contre moi. J'avais fait un sérieux accroc à cette collaboration mutuelle entre public et employés qui est plus solide que toutes les barrières automatiques. La petite morale terminée, il s'en alla avec dignité, sans me faire payer l'amende. J'avais senti, en vérité, dans le tremblement de sa voix, une fureur qui n'était pas seulement

administrative. **Pour la même infraction, un Italien m'aurait traité de fourbe, et aurait haussé les épaules;** un Français, par manière de plaisanterie, m'aurait laissé enfermé dans le réduit et se serait moqué de moi avec les voyageurs, un Allemand m'aurait fait payer la contravention; seul, un Anglais pouvait s'offrir le luxe de se mettre en colère, de m'ouvrir la porte, de me réprimander et de s'en aller ensuite.

J'eus une autre preuve de cette éducation sociale, dans une occasion plus importante: un collège de Cambridge voulait appeler un professeur assez célèbre; mais, ayant appris que l'Université de Liverpool l'avait également appelé, il renonça à son projet, dans la crainte que le professeur ne choisît le poste plus avantageux de Cambridge, ce qui eut pu blesser l'Université soeur.

Mais le meilleur argument est celui que nous offre la constitution anglaise et son fonctionnement: paperasses sur paperasses, statuts sur statuts, règles et principes offrent à qui les étudie un spectacle décourageant. L'Angleterre repose, en vérité, sur une constitution tellement embrouillée, confuse et incompréhensible que l'on peut dire qu'elle n'existe pas. **Un diplomate me racontait qu'un de ses collègues, à peine débarqué à Londres, voulant étudier la constitution anglaise, fut stupéfait de s'entendre répondre que l'Angleterre n'a pratiquement pas de constitution. Qui veut s'orienter à Londres dans les ministères parallèles aux nôtres, s'imaginant que les bureaux sont emboîtés comme chez nous, les uns dans les autres, selon un ordre hiérarchique, ne réussira jamais à se débrouiller. On ne sait pas encore maintenant de quels ministères dépendent certains bureaux (comme l'*Overseas Trade*, par exemple).** Un autre diplomate étranger qui avait reçu de son gouvernement l'ordre de prendre des renseignements précisément sur l'*Overseas Trade*, erra de corridor en corridor, de ministère en ministère, à la recherche d'une information exacte, et il finit par s'entendre dire le plus tranquillement du monde que l'on discutait depuis cinquante ans sur le sort de ce service, sans avoir encore réussi à trouver une conclusion. **On aurait, devant un tel fait, la tentation de croire que l'Angleterre est un pays mal administré. Or, au contraire, nous sommes obligés de reconnaître avec stupeur que l'Angleterre est un pays bien ordonné, que son administration est parmi les plus actives et les plus simples qui soient, résolvant de vastes problèmes avec un nombre restreint de fonctionnaires!**

Comment expliquer le mystère de cet ordre grandiose qui repose sur un désordre? Un peu par la *forma mentis* anglaise, dont nous avons déjà parlé. Les Anglais ne sentent pas le besoin des liaisons logiques, nettes et bien définies.

Parce qu'ils ne se préoccupent pas de l'ensemble, de la connexion des faits dans l'édifice dont ceux-ci font partie, les Anglais résolvent chaque problème à mesure qu'il se présente.

Mais c'est surtout parce que l'éducation sociale leur a donné un sentiment si profond du devoir que, même malgré les barrières élevées par la méfiance bureaucratique, ils savent profiter de tous les avantages de cette brume administrative et ne pas abuser de ses désavantages; ils cherchent à résoudre, en ne pensant qu'au bien du pays, les problèmes que la nébulosité des lois laisse en suspens. C'est parce qu'ils agissent ainsi, ne craignant aucune sanction et ne recevant aucune récompense, que l'on peut dire que la constitution de l'Angleterre est vraiment celle des consciences.

L'Angleterre est donc un modèle de pure civilisation sociale. Il n'est pas certain, cependant, qu'elle soit aussi solide qu'il y a cent ans.

Une civilisation purement sociale est toujours, il est vrai, plus solide qu'une civilisation purement intellectuelle, dont la destinée est de resplendir et de disparaître, détruite par la flamme même qui l'a fait briller. Une civilisation sociale, par contre, est comme un tronc solide et dur, que la flamme ne peut brûler, mais que les pluies peuvent pourrir.

Une telle civilisation a donc une vie plus longue et plus de force qu'une civilisation purement intellectuelle. Quoiqu'elle soit destinée, le moment venu, à traverser une crise, l'Angleterre présente encore une façade majestueuse.

Nous verrons, dans la troisième partie de cette étude, s'il s'y trouve des lézardes.

VIII

Les dangers d'une civilisation sociale

1. La tragédie des femmes

Pour un étranger qui essaye de comprendre un pays nouveau, il est beaucoup plus difficile de se poser des questions justes que de les résoudre. On pourrait même dire qu'une question posée est presque déjà résolue.

Mais en Angleterre le problème des femmes se présente tout de suite par sa propre force, et il n'est pas besoin de chercher des questions à se poser pour se poser celle des femmes anglaises.

La femme anglaise, en effet, est le premier spectacle saisissant que ce pays offre à qui débarque sur ses côtes; non pas seulement parce qu'elle est belle et intelligente, mais aussi parce qu'elle est partout. Nulle part dans le monde on ne voit autant de femmes dans les rues, dans les magasins, dans les *Bus*, dans les salles de conférences, dans les théâtres, dans les réunions publiques, dans les églises, dans les bureaux et dans les universités. Rien de plus agréable; mais rien encore de surprenant.

Ce qui nous frappe plus profondément, c'est qu'elles ont partout des places importantes; c'est qu'elles sont secrétaires de toutes les sociétés politiques, économiques et sportives; qu'elles dirigent les écoles, remplissent les partis politiques, commencent à s'introduire dans les parlements; avec du bon sens et une activité que je dirais presque héroïque, elles se "tirent d'affaire".

Dans quelque temps, paraît-il, même les jeunes filles de 21 ans auront le droit de voter.

Elles sont presque toutes économiquement indépendantes, elles sont toutes socialement libres, mais elles n'abusent pas de leur liberté.

Une femme latine profiterait de sa liberté pour faire l'amour; on peut dire qu'une grande partie des Anglaises en profite pour aller au cinéma. Tout le monde sait bien que la camaraderie, cette bizarre institution sportive, est leur point d'honneur; qu'elles s'en vantent comme d'une victoire sur les hommes et qu'elles sont très fières d'être les égales, sur les fleuves, au milieu des forêts, dans les théâtres et dans les universités, des représentants du sexe qu'on appelle fort par un séculaire préjugé. Elles sont des êtres faibles et on les respecte; elles sont des femmes et on les admire comme des hommes. Elles se croient donc reines et toutes puissantes. Le sont-elles vraiment? Peut-on dire que l'Angleterre est le paradis, ou tout au moins le royaume des femmes, et que la civilisation anglaise est une civilisation féminine?

Je ne crois pas. Que les femmes soient toutes puissantes en Angleterre, on le dit très souvent, mais on ne s'est pas aperçu que leur puissance est comme la clarté de la lune. La civilisation anglaise est en effet le plus bel exemple de civilisation masculine qui subsiste en Europe.

Les quelques hommes qui se risquent humblement dans les rues au milieu des immenses foules féminines ont le droit d'être fiers: ils sont les maîtres. Pour quelle raison?

Parce que, dans la grande lutte, ils ont imposé leurs armes et ils ont contraint la femme à renoncer aux siennes. On comprend que la civilisation anglaise est masculine en regardant de quelle manière les femmes sont puissantes: elles ont le vote, la liberté économique, l'indépendance, l'instruction, les titres académiques, les moyens officiels, les armes masculines. Ces armes leur donnent une influence sociale qui ne me semble grande que parce que les femmes sont nombreuses. Chaque femme vaut un bulletin de vote. Il serait injuste de dire qu'elles ne savent point se servir des armes masculines: parmi les femmes européennes, elles sont peut-être les plus aptes à comprendre les grands problèmes politiques et sociaux et elles sont souvent capables, comme les hommes, de prendre des décisions raisonnables. Mais il ne faut pas oublier que ces armes ne sont pas les leurs; ce sont les armes des hommes; et cela est pour les femmes le plus terrible des *handicap*. Pour être puissantes, elles ont renoncé à être puissantes en tant que femmes. Or, comme femmes, elles étaient invincibles et inimitables; en tant qu'hommes, tout ce qu'elles peuvent espérer, dans le meilleur des cas, c'est arriver avec une patience infinie à égaler leurs "maîtres".

Pour comprendre la faillite des femmes en Angleterre, il suffit de regarder le triomphe des femmes françaises. Les femmes anglaises ont obtenu une puissance officielle et sociale. Les femmes

françaises ont la seule puissance dont une femme puisse se servir: la puissance secrète et individuelle. En France, les femmes ont moins de liberté, moins d'indépendance, moins de titres académiques, aucun droit de vote et pourtant elles sont infiniment plus puissantes. On peut même dire que la civilisation française est une civilisation féminine.

Ce sont les femmes qui décident des succès littéraires et des succès politiques. Ce sont les femmes qui donnent à l'homme la gloire et la puissance. C'est pour les femmes que les hommes travaillent et qu'ils désirent la richesse et la renommée. La littérature française n'a été écrite que pour les femmes. Il suffit, pour le croire, de comparer ce que les femmes aiment dans les livres et ce que leur offrent les livres français. Les femmes ne se passionnent vraiment que pour la psychologie; la littérature française est en grande partie psychologique; elles désirent surtout se retrouver dans les livres, et les personnages des livres français sont presque toujours des femmes; elles exigent qu'on parle d'amour et les littérateurs français, parlent rarement d'autres sujets.

Je me souviendrai toujours d'une phrase de Jacques Chardonne, qui m'avait frappée par sa justesse: "Un écrivain écrit seulement pour que les femmes disent: Oh! qu'il connaît bien les femmes".

Or, pourquoi les femmes en France sont-elles si puissantes?

Parce qu'elles ont imposé leurs armes et parce qu'elles ont compris qu'elles n'avaient aucun avantage à devenir trop indépendantes.

Le charme, l'intuition, l'imagination, l'esprit de ressource, la beauté, l'amour ne sont efficaces que s'ils sont couverts et justifiés par des chaînes. Les femmes qui savent se servir de leurs armes ont tous les avantages à être apparemment dominées par les hommes, parce que cette domination est pour l'homme le plus terrible des liens et rien n'est plus attachant qu'une femme docile. L'homme qui domine peut être dominé; mais la femme n'a aucun pouvoir sur un homme dont elle est détachée.

Aussi, je crois que si en France les femmes sont moins indépendantes qu'en Angleterre, c'est parce qu'elles l'ont voulu.

Les femmes anglaises, au contraire, nous paraissent aujourd'hui tout à fait libres et absolument impuissantes. Elles tâchent d'obtenir de l'influence en devenant *docteur ès lettres*, et elles ne s'aperçoivent pas qu'elles ont fait à l'homme le plus grand des hommages en sous-entendant que, pour être estimable, il fallait lui ressembler.

Or, quelles sont les raisons de ce malaise social? Je crois qu'on en peut donner deux: une temporaire et une profonde.

Tout le monde accusera la guerre. La guerre, en effet, a détruit presque un million d'hommes et diminué pour maintes jeunes filles la chance de se marier, chance qui était déjà faible avant le massacre. Elle leur a d'abord révélé l'ivresse d'une vie indépendante, qu'elles ont dû continuer après pour vivre.

Mais je crois qu'il y a une raison plus profonde. C'est l'indifférence des Anglais pour les Anglaises.

Les Anglais ne s'occupent pas beaucoup des femmes; et ils les ont vaincues par le dédain.

Les Anglais, monogames par tempérament, très passionnés de politique et très absorbés par leurs affaires, ne peuvent généralement s'offrir le luxe d'être amoureux plus d'une fois.

Tant que les jeunes filles ont vécu cloîtrées à la maison, elles ont peut-être cru à la puissance de leur charme. Leur mariage ne démentait pas cette illusion, parce qu'elles rencontraient l'homme, au moment précis où il voulait bien leur céder. Mais la liberté que les jeunes filles ont acquise leur a révélé la réalité: bon gré mal gré, elles ont dû adopter le rythme de la vie des hommes. Ce compagnonnage, cette camaraderie dont elles sont si fières, me semble une coutume imposée bien plus par les hommes que par elles-mêmes. Je n'ai, en effet, jamais vu dans le monde des femmes qui soient fières de laisser l'homme indifférent, et je pense quelquefois qu'il est bien triste, pour une femme, d'être tellement respectée.

Ce qui est certain, c'est qu'elles sont les femmes les plus malheureuses de l'Europe.

Grattez ce vernis d'illusoire gaîté, et vous trouverez ou l'ennui ou la tristesse. Elles ont tout le temps, a *good time*. Elles dansent, jouent et gagnent beaucoup d'argent; elles votent, discutent et publient des livres; mais cela ne leur donne aucune joie. Une influence sociale et anonyme

n'apaisera jamais, en une femme, son besoin profond d'action directe et individuelle. Une femme veut voir immédiatement les résonnances de ses actes et elle jouit de se sentir un centre de rayonnement. Que lui importe si, grâce à son vote, son parti triomphe et fait "passer" une loi au Parlement?

Ces femmes viriles, malgré tout sont restées des femmes. C'est leur tragédie.

* *

Pourquoi les hommes sont-ils en Angleterre indifférents envers les femmes? Un peu par nature, un peu par éducation.

Indépendamment de leur caractère, on peut dire que les Anglais sont, parmi tous les Européens, ceux qui connaissent le moins les femmes.

Et cela, non seulement parce que le caractère des Anglais, profondément masculin, fait que toutes les femmes sont pour eux un continuel mystère, mais aussi parce que l'éducation sociale de la vieille Angleterre réussit en même temps à transformer les jeunes gens en bons citoyens et en maris inintelligents. L'Anglais est soustrait à toute influence féminine depuis l'enfance jusqu'à l'âge auquel il se marie. Tout d'abord dans la *Preparatory School*, puis dans la *Public School*, puis à l'Université, le jeune Anglais vit continuellement au collège. Il n'a pas de contact profond, ni avec sa mère, ni avec ses soeurs, il n'a ni maîtresses, ni amies.

Sorti de l'Université, il connaît des jeunes filles encore complètement ignorantes d'elles-mêmes et qui ne peuvent évidemment pas lui expliquer comment est faite une femme, ou le lui expliqueront par des lieux communs absurdes.

Pour comprendre les femmes, il faut avoir vécu en contact avec elles, il faut qu'une femme vous ait donné la clef de son univers, et il faut avoir appris à se servir de cette clef. Il y a entre l'homme et la femme une distance qui peut devenir, selon les cas, un terrain d'entente ou un abîme. Puisque l'homme et la femme sont tellement différents, il faut qu'ils apprennent à se connaître comme dissemblables, qu'ils se rendent compte de leurs différences respectives, comme de faits établis par la nature, et non comme des anomalies. Mais se rendre compte qu'un autre être est différent, qu'il réagit aux mêmes choses d'une façon nécessairement différente, est, pour les hommes, plus difficile qu'on ne pense. Il y a chez les femmes, comme chez les hommes, des hermaphrodites moraux. Pour ces êtres-là il est plus facile, puisqu'ils retrouvent en eux-mêmes l'élément qui correspond à l'autre sexe, de se rendre compte de cet intervalle psychologique sans s'en indigner. Mais pour l'homme ordinaire, surtout pour l'Anglais - qui est raisonnable, précis, peu imaginaire, et masculin jusqu'au bout des ongles - comprendre cet être fragile, intuitif, fantastique, irraisonnable, qu'est la femme, devient un jeu d'acrobatie.

Dans nos civilisations, presque tous les hommes y réussissent en partie, malgré leur caractère spécifique. Mais c'est parce que les femmes ont trouvé le moyen de les éduquer. En France surtout, la femme est victorieuse parce qu'elle est parvenue à enseigner à l'homme ce qu'est une femme. Quand le Français juge une femme, il ne se place jamais à son propre point de vue, mais il cherche toujours à se placer au point de vue féminin. Ceci est le plus grand triomphe que la femme puisse obtenir. Mais elle ne pouvait y arriver qu'en façonnant l'homme depuis l'enfance, en le soumettant à une véritable école d'âme féminine.

En Angleterre, l'homme ne voit jamais aucune femme. Comment pourrait-il comprendre, quand il se marie, le caractère de la sienne?

Le problème des femmes lui apparaît comme un écheveau qu'il n'est pas facile de démêler.

Cette incompréhension est la cause principale, je pense, de la tragédie de la femme anglaise, qui, comme toute femme, comme tout être, veut surtout être comprise.

2. Le problème des intellectuels

Je n'ai pas réussi, pendant mon séjour à Londres, à trouver de jeunes écrivains: tous ceux dont je lisais les livres, ou que je pouvais rencontrer, avaient dépassé la quarantaine.

La génération des Shaw, des Chesterton, des Beloch, des Wells, des Baring, des Forster, des Sitwell, des Huxley, des Woolf, des Yeats, des Joyce, de Dunsany n'a donc point de continuateurs? Dans

toute l'Europe les générations de littérateurs se rattachent les unes aux autres, comme les vignes toscanes s'enchaînent par des festons de pampres. En Angleterre, il semblerait que l'inspiration ne vient aux littérateurs que passé le cap des quarante ans.

* *

Cette vacance des jeunes me semblait trop singulière pour qu'elle fût inexplicable. Le pays de l'adolescent Keats et du jeune Shelley ne pouvait avoir épuisé sa carrière de poètes.

L'Angleterre n'a donc plus de jeunes? Non, les jeunes existent et travaillent, mais ils ont beaucoup de peine à se faire connaître.

L'Angleterre est une civilisation sociale. Elle apprend aux Anglais à se conduire. Les universités elles-mêmes sont un foyer d'éducation morale plus que d'instruction intellectuelle. Le peuple anglais sait agir; il est moins fort dans la réflexion. Rien ne lui apprend à réfléchir: ni l'école, ni la vie. La société anglaise est si bien établie qu'un jeune Anglais, pour y trouver sa place, n'a point besoin de la conquérir de force, ni de comprendre, pour en manoeuvrer les leviers, le rouage secret du monde oii il devra vivre.

Aussi les Anglais sont-ils de bons *gentlemen* et de mauvais critiques. Le public anglais est le plus inquiet que je connaisse.

Il fait foi à la renommée et se méfie de lui-même.

Il croit au journal plus qu'à son propre bon sens.

Cela explique le vide étrange qu'on aperçoit dans la littérature anglaise. Les jeunes abondent en France parce que le public sait les découvrir. En Angleterre, ils doivent travailler pendant des années dans l'obscurité. On ne les lit pas. La destinée et leur propre civilisation les obligent à résoudre ce problème insoluble; il n'est point étonnant qu'ils ne réussissent à le résoudre avant quarante ans. On comprend aussi pourquoi, lorsqu'ils sont arrivés au faite de la gloire, personne ne peut les en faire descendre.

En France, civilisation intellectuelle et sociale en même temps, on pressent immédiatement un écrivain. A peine le jeune génie apparaît-il que cent instituts, cent organisations, cent salons, cent éditeurs, cent critiques sont prêts à le reconnaître, à l'accueillir, comme les feuilles tendre du gazon sur la terre, soit pour en tirer parti, soit pour le récompenser, soit pour le couronner, soit pour l'aimer, le glorifier.

Et, une fois installé sur son piédestal, l'intellectuel est sûr que personne ne l'en fera descendre.

Derrière la forteresse de ses succès littéraires il est en sécurité. Il restera toute sa vie l'homme qui a écrit tel livre, peint tel tableau, desquels on a dit et on continue à dire qu'ils sont beaux.

La France a donc l'aspect d'une civilisation littéraire assez solide, ferme, peu changeante.

Les générations se succèdent, enchaînées mutuellement et se rendent hommage même lorsqu'elles se combattent.

Mais si l'intellectuel est assuré que personne ne le renversera du piédestal sur lequel la France l'a placé, il est également sûr que, s'il ne continue pas à produire, ou s'il produit des oeuvres médiocres, le public, les critiques, en termes courtois, le lui feront comprendre. Etre placé, fût-ce sur un piédestal doré, parmi les écrivains qui ne comptent plus, est comme un enfer pour un écrivain; il n'est pas d'aiguillon plus cruel que celui-là. La fureur sans pitié avec laquelle les critiques attaquent un intellectuel le laisse plus indifférent que cette réserve courtoise. Dans la condamnation générale et rude d'une oeuvre littéraire, on sent trop le feu de la passion pour que l'écrivain puisse être vraiment convaincu ... Au contraire, cette manière aimable de dire à un auteur qu'il est grand parce qu'il a fait une belle oeuvre, mais qu'il est grand à la manière d'un monument de marbre, qu'il ne peut plus rien donner, est trop honnête et trop claire pour que l'intellectuel puisse douter vraiment de sa virulence, et elle est trop dure pour qu'il n'essaye pas de la démentir par des oeuvres nouvelles.

En Italie, civilisation purement intellectuelle dans laquelle il n'y a aucun instinct constructeur, conservateur et social - dans laquelle manque, dirais-je, même le sentiment du ciment intellectuel, un écrivain triomphe tout de suite mais n'arrive jamais au but. En aucun pays l'intellectuel n'est

aussi vite découvert qu'en Italie. A son premier livre, à sa première rime, il rencontre des approbations, des louanges, des encouragements. Pourquoi? Parce que, sans que ni l'intéressé ni ceux qui se servent de lui le sachent, tout jeune écrivain est utilisé pour creuser le sol sous les pas des plus vieux.

Et, dans l'étrange précipitation chimique de de cette civilisation orgueilleuse et maligne, les louanges faites à un jeune sont de métaphoriques injures adressées à un vieux que l'on ne nomme pas, une façon de dire à ceux de la génération précédente qu'ils sont dépassés.

En conséquence, la carrière pacifique du jeune n'est jamais très longue: pour la troubler définitivement il suffit d'une oeuvre qui ait une certaine masse et pèse dans le champ de notre littérature, comme une pierre sur une fourmilière.

L'intellectuel est donc semblable à un navire éternellement ballotté par la tempête devant l'entrée du port: il verra, avec l'âge, augmenter les oppositions, et il ne saura jamais ce qu'il y a de vrai dans les accusations qu'on lui porte.

En Angleterre, au contraire, le public timide tarde à glorifier un intellectuel; il lui oppose une incrédulité ironique, un mépris glacial; mais il l'adore comme un saint martyr lorsqu'il a été consacré. Dans une civilisation bien ordonnée, tout grand homme est comme une colonne dans un édifice, facteur déterminé et bien calculé que l'on ne peut déplacer sans provoquer un effondrement bruyant.

L'instinct de l'Anglais est donc de respecter dans son grand homme les règles de l'équilibre. Tout grand homme est intangible; et les Anglais changent rétrospectivement tous les points de vue selon lesquels ils ont à juger sa vie passée.

L'Université d'Oxford a expulsé Shelley à cause de ses livres sur l'athéisme. Maintenant elle expose le corps du délit en vitrine.

Les intellectuels doivent, à leur début, triompher d'obstacles formidables, mais ils n'ont plus aucun frein après en avoir triomphé.

Libérés de tout aiguillon et de tout contrôle ils produisent souvent pendant le crépuscule de leur vie des oeuvres médiocres, mais qui néanmoins sont admirées par tous.

Conclusion (*)

L'armée endormie

Quand une civilisation qui a brillé d'un grand éclat poursuit son chemin avec ordre, comme un bataillon en marche, personne ne s'aperçoit si une plaie mystérieuse commence à l'entamer. Elle continue à susciter l'admiration de tout le monde. En Angleterre, les parlements fonctionnent, les partis s'opposent, les électeurs les soutiennent, donnant avec un rare sens politique le pouvoir à l'un quand l'autre n'a plus les moyens de résoudre les problèmes du moment. Les journaux sont sérieux, bien informés, propres le plus souvent; la monarchie est respectée, les universités ont les faveurs du succès. Si les industries du sud sont en mauvaise posture, celles du nord, par contre, prospèrent, le budget est en équilibre; de temps en temps un lord meurt, laissant à l'Etat des sommes colossales; la littérature est splendide; les impôts sont très élevés mais le pays a la force d'y faire face; les femmes ont obtenu le droit de vote et le divorce. L'Angleterre paraît aussi florissante qu'il y a cent ans; mais on sent à travers ces signes extérieurs de bien-être que l'Angleterre est minée par une tare secrète. La richesse immense accumulée en quelques années, le bien-être et l'ordre même qui ont suivi le premier épanouissement de l'Angleterre, ont été naturellement funestes au génie d'un peuple trop peu tenté par la réflexion.

L'absence de mémoire développe l'intelligence en forçant le cerveau, incapable de se rappeler les faits, à leur donner des lois générales. De même, le désordre empêche que les vertus de réflexion et d'observation ne s'affaiblissent, et brise les compartiments à mesure que l'homme les établit.

* Faisons remarquer que ces notes ont été écrites en 1928. - *Note de l'éditeur.*

La moralité et la modération naturelles des Anglais en Angleterre, l'instinctive coopération des efforts, la richesse, loin de contraindre ceux qui voulaient se frayer un chemin dans la société à examiner les causes d'une prospérité trop facile, ont endormi leurs facultés d'analyse.

Il est donc arrivé aux Anglais ce qui arrive à tout peuple romain après sa période de grandeur: la crise les a surpris au moment où ils avaient perdu l'élasticité intellectuelle nécessaire pour surmonter d'aussi graves difficultés.

L'empirisme, le manque de clairvoyance des hommes d'Etat britanniques sont significatifs: "Il y a trop d'impondérables en politique, disait lord Grey, pour qu'on puisse rien prévoir".

Pendant ces dernières années, nous avons eu beaucoup d'occasions de voir confirmée cette théorie en Angleterre, pays plus riche d'administrateurs que d'hommes d'Etat.

Si aujourd'hui on voit l'Angleterre hésiter, prise de panique, substituer à la carence des travaillistes l'activité catastrophique des conservateurs, comme un malade se retourne sur un lit de douleur, mettre tout son espoir dans les idées qui sont en train de faire faillite sur le continent, adopter le protectionnisme à outrance, abandonner une tradition séculaire de libre échange, essayer successivement une politique coloniale de conciliation et de violence, c'est parce qu'elle continue, comme au XIXe siècle, comme Robison, à prendre des résolutions extrêmes sans songer à leurs conséquences.

Mais nous n'avons pas à nous étonner si nous voyons des symptômes de fatigue dans un pays qui vit encore des efforts qu'il a fait pendant le XVIIIe siècle. Héritiers inconscients de cette élite qui créa l'industrialisme et qui renouvela la philosophie, les Anglais modernes ont le tort de continuer à marcher machinalement sur une piste tracée par leurs aïeux, de la développer à l'infini, sans se rendre compte que chaque époque doit faire la révision des principes qui en ont été le fondement. La civilisation anglaise est en danger à cause peut-être de sa perfection. Elle a établi la vie sur un plan régulateur si étudié et si harmonieux que les Anglais d'aujourd'hui n'ont même plus à penser à leur propre destinée.

Travailleurs aveugles, soldats sans généraux, instruments inconscients, ils ont marché et continuent à avancer juste où la route aboutit, sans penser que pour se diriger il faut se connaître soi-même.

La tragédie de l'Angleterre est dans la cristallisation des idées préconçues; les préjugés y triomphent sans qu'on les discute; ils se répandent et imprègnent chaque individu.

Le problème douloureux concernant la femme anglaise est né non pas d'un ensemble d'événements mais d'une idée admise sans examen. Il a suffi qu'une théorie très superficielle, venue peut-être d'Allemagne, et qui fait de l'homme et de la femme deux êtres égaux, se répandît dans l'île à un moment où les femmes se trouvaient en tragique surabondance, pour que toute l'Angleterre s'agitât. Personne ne fit d'opposition à cette théorie, simple lieu commun; personne ne se demanda si elle pouvait être fautive: personne ne réfléchit, mais toute l'Angleterre - hommes et femmes, socialistes et conservateurs - se mirent en mouvement afin de venir en aide aux femmes "victimes d'un préjugé qui durait, on ne sait comment, depuis un temps infini" et qui, maintenant, devait disparaître d'un jour à l'autre. Depuis qu'il a été établi officiellement que l'homme et la femme sont égaux et qu'ils doivent vivre de la même façon, les femmes sont peut-être plus malheureuses qu'auparavant, mais aucune d'elles n'a pris la peine de se demander dans quelle mesure cette révolution des mœurs l'a réellement favorisée.

* *

En proie à des idées préconçues, un pays est en danger, car ses citoyens ne se rendent plus compte ni d'eux-mêmes, ni de l'engrenage social dont ils font partie. Les révolutions redonnent un sens à des paroles qui, comme d'antiques pièces de monnaie, ont perdu leur physionomie primitive et originale. Les Anglais vivent dans un monde dont ils ont égaré la clef, ce monde se transforme sans qu'ils s'en aperçoivent, et un jour il leur apparaîtra complètement nouveau.

Comme preuve de cette crise on peut alléguer l'ennui qui a fait de l'Angleterre son quartier général. Les Anglais, au fond, s'ennuient et ont une frayeur incommensurable de se retrouver en face d'eux-mêmes. Mais pourquoi s'ennuient-ils?

La vie n'est savoureuse et divertissante qu'au moment où les passions s'entrecroisent. La joie d'aimer ne déborde chez l'homme que quand elle est faite de désir, de sentiment et de réflexion. La vie politique n'est intéressante que lorsqu'elle est le creuset dans lequel se fondent la culture, la passion, l'intérêt, l'astuce, l'intuition, l'expérience, le génie et la vanité. Tant que les passions restent confinées dans leur zone propre, elles ne sont ni dangereuses, ni savoureuses; et tant qu'il est limité à une partie de l'être, le plaisir n'est pas profond. Le divertissement dans la vie est comme l'irisation de deux jets d'eau qui se rencontrent dans l'air.

On peut dire, dans un sens plus large, que "se divertir" c'est jouir de soi-même, se "sentir vivre". Ni personne ni rien ne recrée plus l'homme intelligent que soi-même. Mais pour s'entretenir volontiers avec soi-même, se tenir compagnie, l'homme doit avoir de l'imagination.

L'Anglais s'ennuie en partie à cause de son peu d'imagination, mais aussi parce qu'il n'est plus astreint à ce travail enchanteur qu'est d'élaborer sans cesse le monde. L'Anglais a perdu l'habitude de réfléchir, l'habitude d'imaginer.

Il est condamné à l'ennui sans savoir pourquoi; il voyage aux Indes et en Italie, court au cinématographe, se plonge dans les immenses pages de ses journaux, s'exténue à poursuivre une chimère pour fuir le danger de se trouver tout-à-coup en face de lui-même et de n'avoir rien à se dire.

J'ai toujours pensé que si la haine est le premier symptôme de crise dans une civilisation intellectuelle, l'ennui est le premier symptôme de crise dans une civilisation sociale. On s'ennuie quand on renonce à comprendre.

L'ennui est le résultat d'un ordre social tellement parfait que l'individu peut se laisser transporter sans effort, sans aucun souci, par un gigantesque mouvement de translation comme celui qu'on ferait effectuer à une armée endormie. Mais lorsque les hommes se résignent à se laisser conduire par le mouvement rythmé d'un monde trop ordonné, sans intervenir personnellement, les principes sur lesquels leur civilisation a été fondée sont sur le point de disparaître.

C'est ainsi qu'en Angleterre l'ordre extérieur s'accompagne d'un indéfinissable malaise intellectuel. Les Anglais, d'un point de vue tout à fait différent, me font penser à un public qui pleure au théâtre en écoutant une tragédie jouée dans une langue inconnue.

* *

On juge du degré de décadence auquel est arrivée une civilisation, et par ses malheurs et par le plus ou moins de conscience qu'en ont les hommes. Ce qui me fait redouter quelque grosse difficulté pour l'Angleterre n'est pas tant sa crise intellectuelle que l'ignorance dans laquelle sont plongées les classes dirigeantes en ce qui concerne leur état. Les Anglais souffrent d'un malaise qui leur est incompréhensible.

Il ne faut pas chercher à résoudre cette contradiction. L'Angleterre offre le spectacle d'un pays dans lequel les citoyens s'ennuient parce que leur vie est trop bien réglée, et qu'ils souffrent en même temps de sentir vaguement une désarticulation secrète de leur société, désarticulation qu'ils ne parviennent pas à saisir. L'Angleterre se trouve peut-être à l'un des carrefours de son histoire, au moment où ses principes fondamentaux sont arrivés au delà de la maturité. On croit communément qu'une civilisation est parvenue à son point culminant lorsqu'elle a atteint sa plénitude, lorsque toutes ses branches ont porté des fruits, lorsque ses fondements intellectuels et moraux ont été développés au maximum. Il arrive, au contraire, qu'elle atteigne son apogée un peu auparavant quand elle est encore dans une période de croissance; car les germes de toute civilisation contiennent une telle quantité de contradictions qu'elle ne peut vivre que jusqu'à ce que ces contradictions sont devenues flagrantes. Dans la rumeur féconde de son ascension, ces contradictions sont à peine visibles. Le bien être universel et transitoire d'une telle période n'est que le fruit de cette imperfection cachée.

Tant que les hommes ne s'aperçoivent ni de cette imperfection ni du fait que ce bien-être est transitoire, ils croient vivre dans l'âge avant-coureur d'un monde plus parfait, sans penser qu'il n'existe pas de moment plus glorieux que celui pendant lequel la civilisation se transforme.

* *

L'Angleterre est une civilisation sociale, et ses avantages et ses dangers se condensent dans cette formule même. Nous avons vu qu'une civilisation intellectuelle ne peut, malgré la splendeur de ses principes, durer longtemps, parce que les éléments à la fois éclatants et corrupteurs qui en ont fait une grande civilisation la conduisent à l'épuisement. La civilisation sociale, si elle a moins d'éclat, a plus de chance de durer, mais il arrive un moment où, si elle n'est pas consumée par son propre feu, elle peut être étouffée par son propre poids.

L'Angleterre est de toute façon un pays fort, soutenu par une aristocratie fidèle aux principes qui en ont fait sa grandeur. Dans cette Europe cynique, sans foi, elle a conservé l'amour de la légalité et de la justice. Ces sentiments l'ont déjà sauvé d'autres fois. Il suffit pour s'en convaincre de voir comment est née la révolution du XVII^e siècle:

Il y avait dans le comté de Buckingham un gentilhomme très riche, sérieux, modéré, prudent, doux, courtois, aimé de tout le monde.

Quand, en 1636, on chercha à répartir les taxes, les magistrats de ce comté, ne voulant pas l'irriter, imposèrent à ses vaisseaux une taxe minimale de 20 *shillings*.

Cet impôt était illégal. Hampden refusa de le payer. On le menaça, il persista dans son refus. En prison, il insista pour porter son cas devant le roi - puisque le roi était intéressé autant que lui, disait-il - à résoudre cette question.

Le roi se laissa persuader. Ce fut alors que commença ce mémorable procès qui révolutionna l'Angleterre. Pendant 12 jours Hampden et ses avocats, sans déclamer, en se basant seulement sur leur propre conscience et sur leur propre droit, discutèrent les lois du royaume au milieu de l'effervescence générale. Hampden fut condamné mais tout le pays se sentit condamné avec lui par cette sentence, et ces 20 *shillings* imposés illégalement déchaînèrent la plus grande révolution conservatrice de l'Europe.

Dans ce pays qui a la législation la plus confuse et la moins organique, l'idée du droit est tellement profonde et le sens moral tellement sensible qu'un minimum d'illégalité et d'injustice suffit à provoquer une révolution.

Le peuple anglais est disposé à supporter, de la part du pouvoir, plutôt des férocités que des caprices.

La résistance anglaise contre l'illégalité et l'injustice ne s'affaiblit pas quand le pouvoir passa du roi au Parlement, du Parlement à Cromwell. La *Chambre* ordonne la proclamation officielle dans la ville de Londres des actes votés contre la monarchie? Le lord maire refuse, prétextant des scrupules de sa propre conscience. Hampden se résigne volontairement à la prison pour protester contre le régime de Charles I^{er}. Liburne se fait arrêter et juger pour se défendre de la tyrannie du Parlement et ensuite de celle de Cromwell, et le jury l'acquitte. Pendant la tyrannie de Cromwell, qui rend la résistance très dangereuse, Cony, un marchand de la City, se refuse à payer certains droits de douane qui n'ont pas été approuvés par le Parlement. C'est la même attitude que Hampden. Cony se fait faire un procès et réclame la liberté devant la Cour du Haut-Banc. Ses avocats le soutiennent avec tant de vigueur que Cromwell est obligé de les mettre aux arrêts. Cony se défend tout seul, et comme le juge Rolles, embarrassé, renvoie la cause à une session successive, on le destitue. Un grand nombre de victimes de la Révolution - le roi entre autres - refusent de se défendre devant le Tribunal, parce que ce Tribunal est illégal.

L'idée du droit est tellement profonde en Angleterre que ceux-là mêmes qui le violent dans la pratique reconnaissent en théorie le droit de résister à l'illégalité. Dans le plan que le gouvernement républicain, le général en chef et le Conseil général des officiers ont porté devant le Parlement on lit cet article:

“Quiconque résiste à main armée aux ordres de l'assemblée législative sera puni de mort comme ennemi et traître à la nation, excepté au cas où l'Assemblée législative trahirait ou violerait les principes mêmes fondamentaux du droit commun, de la liberté, de la sûreté publique, établis par la présente convention”.

Comme l'Anglais abandonne toute cause défendue avec des moyens illégaux, ainsi en Angleterre chaque gouvernement arbitraire doit craindre la violence des révolutions conservatrices. Comme l'Anglais est prêt à tout sacrifice pour défendre la légalité et la justice, ainsi tout gouvernement qui voudra soutenir énergiquement ce point de vue aura derrière lui la masse anglaise.

* *

La crise de l'Angleterre et celle de l'Italie sont les deux faces d'une même médaille; ces deux civilisations sont arrivées à leur apogée, et pour deux raisons opposées tendent à décliner. L'Europe est en train de s'unifier et il n'est plus possible à aucun pays de vivre ni dans cette solitude intellectuelle et politique dont l'Angleterre fut si fière au XIXe siècle, ni dans le désordre moral dont souffre l'Italie.

La crise sociale de l'Angleterre est au fond une crise intellectuelle, à l'envers de l'Italie qui traverse au fond une crise sociale. Pour la surmonter l'élite anglaise doit faire l'effort de se réveiller. L'Angleterre commence enfin à connaître l'Europe et, peut-être à travers l'Amérique, elle s'est pendant ces dernières années plus rapprochée du reste du monde qu'elle ne l'a fait pendant tout le XIXe siècle.

L'âme endormie de l'Angleterre se réveillera-telle en réintégrant l'Europe?

Ulivello (Strada in Chianti).

Septembre 1928